

HISTOIRES DE RUES

P. 18 POUR SA 9^E ÉDITION,
LE FESTIVAL HISTOIRE ET CITÉ
A CHOISI **DE DESCENDRE
DANS LA RUE**. UN TERRITOIRE
QUI EST À LA FOIS UN LIEU
DE MÉMOIRE ET DE POUVOIR,
DE RENCONTRE ET D'EXCLUSION,
DE REVENDICATION ET
D'INSPIRATION ARTISTIQUE.

SAVANTS



GÉNÉTIQUE
UN SUPER-RIZ
DOPÉ AUX
VITAMINES
PAGE 16

L'INVITÉE
CAROLE BARRAUD
VIAL, QUAND LES
ÉCRANS FONT ÉCRAN
PAGE 38

TÊTE CHERCHEUSE
AMOS BAIROCH,
LA PROTÉINE
OU LA VIE!
PAGE 46



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Ici on lutte pour une uni sans violence.

Cible ou témoin de violences à l'université?
Trouvez le bon relais sur : www.unige.ch/help



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

04 ACTUS
09 THÈSES DE DOCTORAT

RECHERCHE

10 HISTOIRE
LE BOY, DOMESTIQUE
OMNIPRÉSENT
ET INVISIBLE



Les domestiques masculins issus des colonies françaises et engagés sur les paquebots aux XIX^e et XX^e siècles n'ont fait jusqu'ici l'objet d'aucune recherche historique. Une lacune désormais comblée.

13 ANTHROPOLOGIE L'AUTO-OPTIMISATION CORPORELLE, UNE VIEILLE HISTOIRE

Les applications de fitness, de régime et de méditation et les appareils portables permettant d'exploiter le potentiel personnel envahissent nos sociétés contemporaines. Elles ne répondent pourtant pas à une préoccupation nouvelle. On trouve déjà au Moyen Âge des textes sur l'«auto-optimisation».

16 BIOFORTIFICATION UN SUPER-RIZ DOPÉ AUX VITAMINES



Une variété de riz a été génétiquement modifiée pour produire 4 fois plus de vitamine B1. Elle pourrait combler les carences alimentaires de certaines populations.

placer les logos
MyClimate et FSC

DOSSIER: HISTOIRES DE RUES



18 LE RETOUR DE LA RUE

Pour sa 9^e édition, le Festival Histoire et Cité a choisi de descendre dans la rue. Un territoire qui est à la fois un lieu de mémoire et de pouvoir, de rencontre et d'exclusion, de revendication et d'inspiration artistique. Explications avec l'historienne Danielle Tartakowsky.

24 «LE NOM DE RUE TOUCHE À L'IDENTITÉ COLLECTIVE ET INDIVIDUELLE»

L'Université de Genève dispose depuis 2021 d'une chaire Unesco de toponymie inclusive. Son titulaire, le professeur Frédéric Giraut, met en lumière les enjeux de cette unité de recherche originale.

26 PETITE HISTOIRE DES RUES GENEVOISES

Les précurseurs des noms de rue à Genève sont les enseignes ou les particularités ornant les bâtiments de la ville. Ce n'est qu'en 1860 que la numérotation des maisons devient systématique.

30 LA VILLE À L'ÉPREUVE DU GENRE

Se promener en ville, déambuler dans un parc ou sortir une fois la nuit tombée recouvrent des réalités très différentes selon qu'on est un homme ou une femme. Professeure en études genre, Marylène Lieber décrypte les tensions qui traversent l'espace public.



33 DANS L'ENCRE DE LA RUE

De Balzac à Modiano, en passant par les surréalistes, de nombreux écrivains ont trempé leur plume dans l'encre de la rue. Nathalie Piégay s'est penchée sur le potentiel romanesque et poétique de cet objet qui oscille entre le public et le privé, le commun et le particulier, le politique et l'intime.

36 QUAND LA MÉDECINE, LE DROIT ET L'ÉCOLE BATAIENT LE PAVÉ

De nombreuses pratiques sont aujourd'hui confinées dans des établissements spécialisés. Cela n'a pas toujours été le cas.

Photo de couverture: Alamy et iStock

RENDEZ-VOUS



38 L'INVITÉE QUAND LES ÉCRANS FONT ÉCRAN

Omniprésents dans nos sociétés, les écrans sont souvent perçus comme une menace pour la santé psychologique de la jeunesse. Selon Carole Barraud Vial, de la fondation Action Innocence, il vaut mieux tenter de «faire avec» que de «lutter contre».



42 EXTRA-MUROS LES DOLMENS DE MENJEZ

Qui étaient les bâtisseurs des mégalithes du Proche-Orient érigés il y a 5 ou 6 millénaires? Un mystère qu'une équipe d'archéologues compte percer grâce à des fouilles approfondies et de nouvelles technologies.



46 TÊTE CHERCHEUSE AMOS BAIROCH, LA PROTÉINE OU LA VIE!

Alors qu'il voulait étudier la vie extraterrestre, le bio-informaticien a fini par créer Swiss-Prot, la plus grande base de données de protéines actuelle, utilisée quotidiennement par des milliers de laboratoires dans le monde.

50 À LIRE

L'immunothérapie doit être administrée au bon moment

LAURENCE BOISSON DE CHAZOURNES NOMMÉE CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



Professeure à la Faculté de droit et à la Faculté de traduction et d'interprétation, Laurence Boisson de Chazournes a été nommée chevalier de la Légion d'honneur. Depuis son passage au sein de la Banque mondiale entre 1995 et 1999, Laurence Boisson de Chazournes a œuvré à la compréhension et au développement des multiples facettes du droit international concernant l'eau douce et ses usages. Elle est également membre du Conseil des droits de l'homme des Nations unies.

ERIC BAKKER RÉCOMPENSÉ PAR LE PRIX REILLEY



Professeur à la Section de chimie et biochimie (Faculté des sciences), Eric Bakker s'est vu décerner le prix Reilly 2024 pour ses travaux en chimie analytique portant sur le développement, la compréhension et l'application des capteurs chimiques. Depuis 1984, le prix Charles N. Reilly récompense chaque année des chimistes exceptionnels dans le domaine de la chimie analytique.

Les variations du «profil immunitaire» des tumeurs au cours de la journée ont un impact important sur le diagnostic et la prise en charge des malades. En effet, selon l'heure à laquelle une biopsie est effectuée chez un patient ou une patiente, le résultat de l'analyse de la dangerosité des cellules tumorales peut changer du tout au tout. Ces différences pourraient mener à des erreurs de diagnostic et à la prescription de traitements peu adaptés. C'est ce qui ressort d'une étude, parue le 8 mai dans la revue *Cell* et menée par l'équipe de Christoph Scheiermann, professeur au Département de pathologie et immunologie (Faculté de médecine).

En 2022, l'équipe de Christoph Scheiermann avait déjà observé que la croissance et la sévérité des tumeurs étaient liées au rythme circadien des cellules immunitaires. Pour en savoir plus, les scientifiques ont injecté des cellules tumorales à un groupe de souris puis, deux semaines plus tard, ont prélevé la tumeur qui en a résulté à différents moments de la journée. Il en ressort que selon l'heure,

et donc selon l'activation immunitaire de l'animal, la quantité de cellules immunitaires, leur type et leurs caractéristiques varient considérablement, la même tumeur pouvant être classée tour à tour comme «chaude» ou «froide». Les scientifiques ont ensuite traité leurs souris avec différents types d'immunothérapies. Administrés au mauvais moment, ces traitements n'ont eu aucun résultat. À la bonne heure, la charge tumorale a diminué de manière très significative.

Ces résultats sont corroborés par les taux de survie de patientes et patients sous immunothérapie. Un traitement matinal – au maximum de l'activation immunitaire chez les êtres humains – est systématiquement associé à un meilleur taux de survie. Des études sont en projet afin d'évaluer l'impact d'une modification des horaires de traitement. Ces découvertes permettraient également d'adapter les approches thérapeutiques au profil temporel des malades (entre 10 et 20% des gens auraient en effet un rythme biologique décalé par rapport à la population générale).

BIOLOGIE MOLÉCULAIRE

La genèse du centriole «filmée» depuis l'intérieur de la cellule



Reconstitution du processus de croissance d'un centriole vu par microscopie à expansion.

Les centrioles s'édifient comme des gratte-ciel, mais à une échelle minuscule. Ces organites, qui jouent un rôle essentiel dans l'organisation du squelette des cellules, ont en effet la forme d'un cylindre de seulement 500 nanomètres de haut. Le fait d'avoir pu reconstituer le film de leur genèse, image par image, est donc une prouesse technique, que l'on doit à Paul Guichard et Virginie Hamel, respectivement professeur associé et chargée de cours ainsi que codirecteur et codirectrice du Centriole Lab au Département de biologie moléculaire et cellulaire (Faculté des sciences). Pour y arriver, et comme le rapporte un article paru le 10 avril dans *Cell*, les scientifiques ont combiné

des techniques de microscopie à très haute résolution et de reconstitution cinématique. Le centriole fait partie des organites des cellules, c'est-à-dire des structures spécialisées parmi lesquelles on compte également le noyau, les mitochondries ou encore les ribosomes. La fonction principale de ces petits cylindres est de produire les cils ou les flagelles qui apparaissent sur la membrane de certaines cellules (le spermatozoïde, par exemple) ainsi que le fuseau mitotique qui permet la migration des chromosomes durant la division cellulaire. En cas de dysfonctionnement, cet organite est associé à certains cancers, troubles cérébraux ou maladies rétinienne.

CHIMIE ORGANIQUE

Un nouvel anticoagulant diminue le risque d'hémorragie

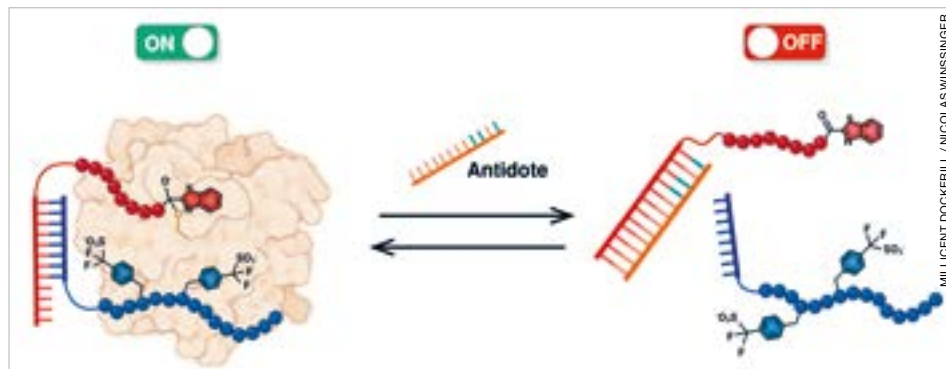


Illustration de l'action combinée de deux molécules qui coopèrent pour inhiber la thrombine. L'antidote dissocie les deux molécules, empêchant leur coopération.

Il existe des médicaments dont l'action thérapeutique recherchée est tellement efficace qu'ils en font parfois un peu trop. C'est le cas de certains anticoagulants qui sont pourtant essentiels dans la prise en charge de maladies cardiaques, d'AVC et de thromboses veineuses, mais qui présentent en même temps un risque accru de saignements graves. Cherchant à remédier à ces effets indésirables responsables d'environ 15% des urgences à l'hôpital, Nicolas Winssinger, professeur au Département de chimie organique (Faculté des sciences), et ses collègues ont réalisé une double prouesse. Comme le rapporte un article paru le 30 avril dans *Nature Biotechnology*, les scientifiques ont développé non seulement un nouveau principe actif anticoagulant, mais aussi son «antidote» associé, c'est-à-dire une molécule que l'on peut administrer si nécessaire et qui est en mesure de bloquer l'action

dudit médicament. Cette solution a été testée avec succès sur des souris.

Le principe actif vise la thrombine, une protéine dont l'action est responsable de la coagulation sanguine. Il est composé de deux molécules qui se fixent sur deux sites distincts de leur cible. Une fois «attachées», ces deux molécules s'associent, ce qui a pour effet d'inhiber l'activité de la thrombine, réduisant ainsi son effet coagulant. Cette association est assurée par des brins d'acide nucléique peptidique (ANP) que les scientifiques ont ajoutés à chacune des deux molécules. Il se trouve cependant que les liaisons entre les brins d'ANP sont relativement faciles à rompre. L'équipe de recherche a ainsi montré que des brins d'ANP libres correctement conçus (c'est-à-dire l'antidote) sont en mesure de dissocier les deux molécules fixées à la thrombine et donc de désactiver l'action du médicament.

MÉDECINE

Les enfants de mères obèses ont plus de risques de développer un cancer du foie

L'obésité n'affecte pas seulement la santé des personnes qui en souffrent. Cette condition, qui pourrait, selon certaines estimations, toucher 50% de la population des pays riches d'ici à 2030, peut aussi avoir de graves conséquences sur la génération suivante. Chez cette dernière, le risque de développer une maladie ou un cancer du foie est en effet beaucoup plus élevé que dans la population générale. C'est ce qui ressort d'une étude, parue le 11 mars dans *JHEP Reports* et qui a été dirigée par Christian Toso, professeur au Département de

chirurgie (Faculté de médecine) et médecin-chef du Service de chirurgie viscérale des Hôpitaux universitaires de Genève. En cause, notamment, un appauvrissement du microbiote intestinal hérité de la mère et un déséquilibre métabolique dont l'effet se déclare à l'âge adulte. Ces résultats s'appuient sur l'heure sur le modèle animal et doivent être confirmés chez l'être humain. Ils représentent néanmoins un signal d'alerte et un appel à agir pour limiter l'effet délétère de l'obésité sur les enfants.

KARINE LEMPEN ÉLUE À LA PRÉSIDENTE DE LA CHAMBRE DES RELATIONS COLLECTIVES DE TRAVAIL



Karine Lempen, professeure au Département de droit privé, a été élue par le Grand Conseil, après consultation des partenaires sociaux, à la fonction de présidente suppléante de la Chambre des relations collectives de travail. Celle-ci a pour mission le maintien de la paix du travail en intervenant avant ou durant les conflits collectifs de travail, en suscitant la conclusion de conventions collectives et en tranchant des différends en qualité de Tribunal arbitral public. Cette instance cantonale édicte également les contrats-types de travail avec ou sans salaires minimaux impératifs.

OLIVIER SCAILLET ÉLU MEMBRE DE L'INTERNATIONAL STATISTICAL INSTITUTE



Professeur de finance, statistiques et directeur de l'Institut de recherche en finance de Genève, Olivier Scaillet a été élu membre de l'International Statistical Institute (ISI). Ses recherches portent sur l'évaluation des produits dérivés, la théorie économétrique et l'application de l'économétrie aux domaines de la finance et de l'assurance. Fondé en 1885, l'ISI est une organisation indépendante présente dans plus de 150 pays qui vise à favoriser la compréhension, le développement et les meilleures pratiques en matière de statistiques au niveau mondial.

ASTRONOMIE

Les doubles-Terres sont rares. La faute aux «subneptuniennes glacées»

**FRANCESCO PEPE,
LAURÉAT DE LA MÉDAILLE
TYCHO BRAHE**



La médaille Tycho Brahe 2024 de la Société européenne d'astronomie (EAS) a été décernée à Francesco Pepe, professeur au Département d'astronomie (Faculté des sciences), pour le développement et l'exploitation de spectrographes à haute résolution ultra-stables qui ont révolutionné la détection et la caractérisation des exoplanètes de faible masse. Francesco Pepe a notamment dirigé le développement des spectrographes Harps, Harps-North et Espresso.

**SIRINE ASFOUR SACRÉE
MEILLEURE ORATRICE
DE SUISSE ROMANDE**



Étudiante de la Faculté de droit, Sirine Asfour a remporté la dernière édition du Concours romand d'éloquence, vendredi 19 avril. Son plaidoyer portait sur cette assertion: «La beauté est une. Seule la laideur est multiple.» Elle a proposé une ode à la laideur, «où il est plus authentique et plus sublime d'être laid, que d'être beau». Âgée de 23 ans, Sirine Asfour est passionnée de droit spatial, un domaine qui conjugue physique, relations internationales et droit. Elle est à l'origine du Forum de droit spatial suisse, qui propose des conférences faisant intervenir de multiples acteurs et actrices du domaine.

Parmi les planètes qui tournent autour d'autres étoiles que le Soleil, celles dont le rayon vaut environ 2 fois celui de la Terre sont une denrée rare, d'après les milliers d'observations répertoriées à ce jour. Selon une étude parue le 9 février dans *Nature Astronomy*, la pénurie d'exoplanètes de cette catégorie pourrait s'expliquer en partie par l'évolution naturelle de celles que l'on appelle les «subneptuniennes glacées», c'est-à-dire des mini-Neptunes, recouvertes d'un océan gelé de plusieurs dizaines de kilomètres de profondeur et dont le rayon originel est plus petit que trois rayons terrestres. L'équipe scientifique à l'origine de cette conclusion, dont fait partie Julia Venturini, collaboratrice scientifique au Département d'astronomie (Faculté des sciences), affirme qu'à mesure que ces objets se rapprochent de leur étoile, la glace d'eau s'évapore et forme une atmosphère qui les fait apparaître plus grandes qu'à l'état gelé, en l'occurrence bien au-delà d'un double rayon terrestre. L'autre type d'exoplanètes dont la taille avoisine 2 fois celle de la Terre comprend les planètes rocheuses dites super-Terres. Celles-ci, contrairement aux subneptuniennes glacées, perdent progressivement



Quand les planètes-océans migrent vers leur étoile, la glace présente à leur surface fond et forme une atmosphère de vapeur d'eau, entraînant une augmentation du rayon de la planète.

une partie de leur enveloppe gazeuse d'origine, entraînant une diminution importante de leur rayon apparent. Les modèles informatiques combinés de formation et d'évolution planétaires utilisés par les scientifiques dans ce travail indiquent que la migration des planètes-océans contribue de manière significative au grand nombre de planètes détectées avec un rayon plus grand que deux rayons terrestres, alors que l'évaporation atmosphérique des super-Terres contribue à une surreprésentation des planètes plus petites que deux rayons terrestres.

ASTROPHYSIQUE

BH3, un trou noir furtif qui hante le voisinage du système solaire

C'est le trou noir d'origine stellaire le plus gros (33 masses solaires) et le plus proche (moins de 2000 années-lumière de la Terre) que l'on connaisse. Comme le rapporte un article de la revue *Astronomy and Astrophysics*, ce géant endormi (Gaia BH3) a été mis au jour par une équipe d'astronomes, dont certains font partie du Département d'astronomie (Faculté des sciences), grâce à l'analyse de la masse de données produite par la sonde Gaia.

Ce nouveau trou noir mérite son nom. La majorité des objets de ce type sont accompagnés d'une étoile dont ils avalent la matière, libérant des rayons X mesurables. Gaia BH3 possède lui aussi une étoile en orbite, mais trop lointaine pour être engloutie. Il n'émet donc aucune lumière ni énergie. Sa présence induit toutefois sur ce compagnon en orbite une oscillation qui, elle, a été détectée par Gaia.

Les connaissances actuelles ne permettent pas d'expliquer la formation d'objets tels que

Gaia BH3. Les théories prévoient en effet qu'en vieillissant, les étoiles massives se débarrassent d'une grande partie de leur matière sous l'effet de vents puissants et finissent par exploser, éjectant davantage de matière et laissant derrière elles une étoile à neutrons ou un trou noir de dix, au maximum 20 masses solaires.

Il se trouve que la compagne de Gaia BH3 faisait probablement partie d'une petite galaxie avalée par la Voie lactée il y a plus de 8 milliards d'années. Il s'agit d'une étoile primitive, très pauvre en éléments plus lourds, ce qui indique que l'étoile dont l'effondrement a créé Gaia BH3 aurait pu avoir la même composition. Cet indice étaye, pour la première fois, l'idée que les trous noirs de grande masse soient produits par l'effondrement d'étoiles massives primitives qui, contrairement à celles observées dans le disque galactique et au voisinage du Soleil, conserveraient la majeure partie de leur masse jusqu'à la fin de leur vie.

EXOPLANÈTES

Une «gloire» brille sur la planète WASP-76b, où règne un brouillard de fer

Sur la planète WASP-76b, il fait si chaud que le fer s'évapore, forme des nuages puis retombe en gouttes de pluie – ou flocons de neige – métalliques. Mais ce n'est pas tout. Une équipe internationale pense avoir détecté un phénomène optique appelé «gloire» – qui désigne un effet de rétrodiffusion de rayons lumineux – provoqué par un «brouillard» de gouttelettes d'une composition encore inconnue, bien que le fer soit un candidat possible. C'est ce qui ressort d'une étude parue dans la revue *Astronomy & Astrophysics* du mois d'avril et à laquelle ont participé David Ehrenreich et Monika Lendl, professeur et professeure assistante au Département d'astronomie (Faculté des sciences).

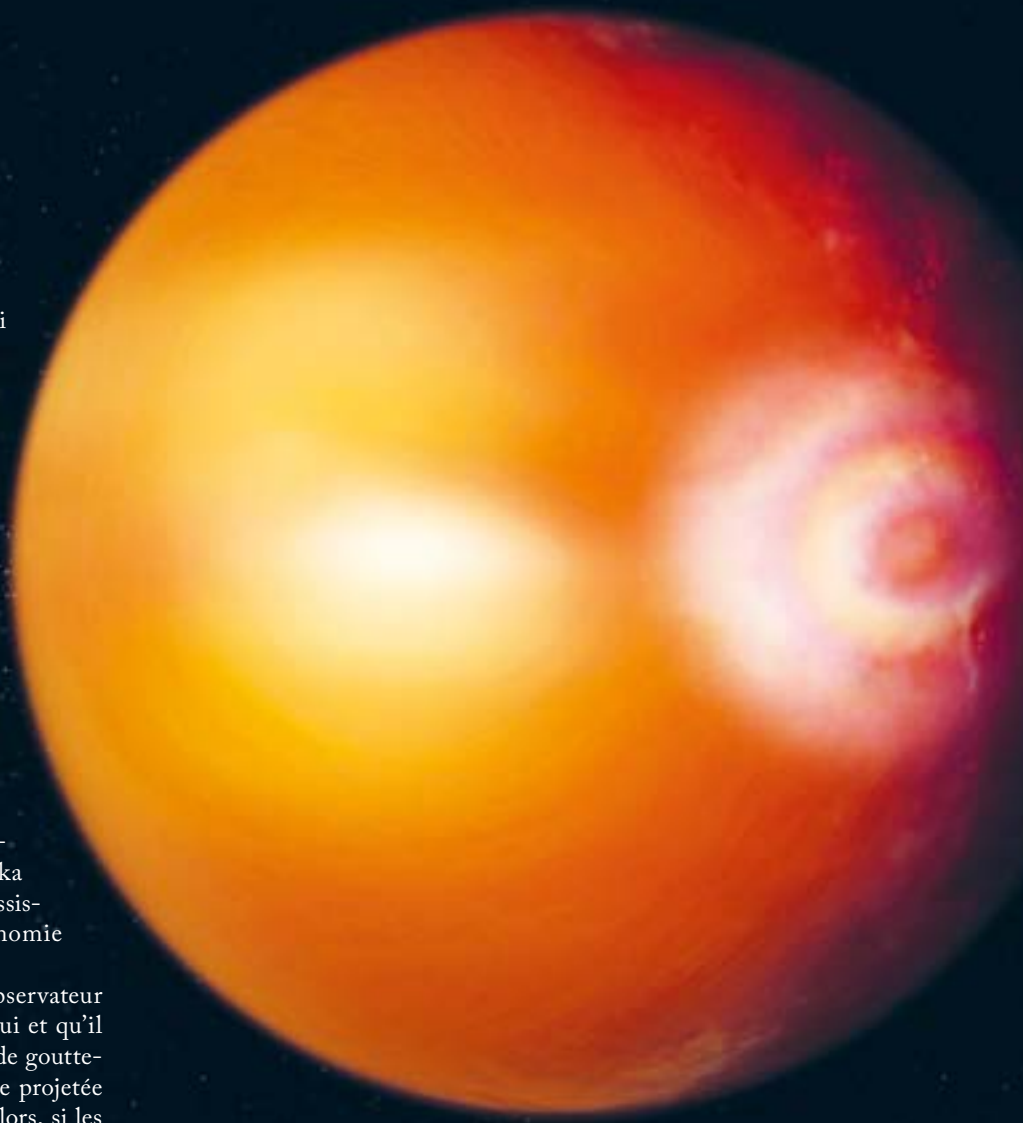
Sur Terre, la gloire se livre à l'observateur lorsque le soleil est pile derrière lui et qu'il fixe son regard sur un brouillard de gouttelettes d'eau. Autour de son ombre projetée sur cet écran de brume apparaît alors, si les conditions le permettent, un halo de lumière fait de cercles concentriques aux couleurs de l'arc-en-ciel. Les deux phénomènes sont similaires. Dans chaque cas, les gouttelettes d'eau jouent le rôle de miroirs et de prismes dispersant la lumière. La gloire est cependant très petite et proche de l'axe du regard, tandis que l'arc-en-ciel est un anneau s'ouvrant sur un angle d'environ 42°.

La géante gazeuse WASP-76b ne possède pas de brouillard de gouttelettes d'eau. Un de ses hémisphères est continuellement exposé à son étoile et la température y grimpe au-dessus de 2400°C, ce qui suffit à vaporiser les métaux, dont le fer, qui est présent dans l'atmosphère de cette exoplanète. Celle-ci contient cependant une concentration de vapeur de ce métal plus importante sur un côté de la planète – là

où l'atmosphère, sous l'effet d'un vent constant, entre dans le côté perpétuellement sombre de la planète – que sur l'autre. Cela est probablement dû au fait que les nuages ferrugineux, qui subissent une chute de température de près de 1000 degrés en entrant dans le côté obscur de la planète, se condensent en gouttelettes ou en flocons qui déferlent alors vers des profondeurs insondables.

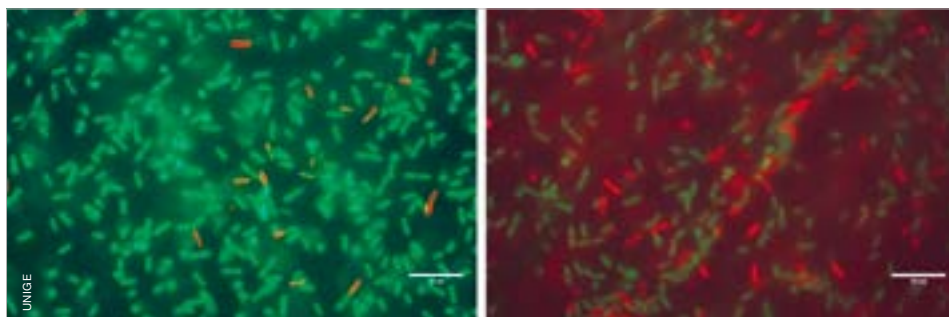
Il se trouve que les astronomes ont mesuré qu'une des extrémités de WASP-76b est aussi plus brillante que l'autre à un moment précis de sa course autour de son étoile. Selon eux, ce surplus de flux lumineux pourrait être causé par une réflexion forte, localisée et anisotrope, c'est-à-dire dépendante de la direction. En d'autres termes, une gloire.

Vue d'artiste d'une «gloire» sur la planète WASP-76b, c'est-à-dire une sorte d'arc-en-ciel provoqué par la rétrodiffusion de la lumière de l'étoile par un «brouillard» de nature encore inconnue mais qui pourrait être constitué de gouttelettes ou de flocons de fer.



PHYSIQUE

Un revêtement bactéricide contre la résistance aux antibiotiques



Colonie de bactéries sur un revêtement bactéricide immédiatement après leur dépose (à gauche) et une heure après (à droite). En vert les bactéries vivantes, en rouge les bactéries mortes.

Une des façons de lutter contre la prolifération des bactéries résistantes aux antibiotiques consiste à les empêcher de se déposer sur des surfaces stratégiques et de s'y reproduire. C'est le principe sur lequel s'appuie un revêtement bactéricide récemment mis au point par une équipe dirigée par Jorge Cors, chargé de mission au Département de physique de la matière quantique, et Karl Perron, chargé d'enseignement à l'Unité de microbiologie (Faculté des sciences). Composé d'alliages à base de titane et couvert d'une structure microscopique, ce nouveau matériau a montré, selon ses concepteurs, une efficacité antimicrobienne

spectaculaire contre les espèces responsables du plus grand nombre d'infections nosocomiales (c'est-à-dire survenant dans un milieu hospitalier), à savoir le staphylocoque doré, *Escherichia coli* et les salmonelles. Forte du résultat encourageant de cette approche, et de son grand potentiel de développement, l'équipe interdisciplinaire vient de décrocher une aide de plus de 600 000 francs sur dix-huit mois de la part d'Innosuisse, l'agence suisse pour l'encouragement de l'innovation, afin de poursuivre les études.

PHYSIQUE

Reffit, le logiciel qui fait parler les spectromètres

Reffit est un logiciel réservé à la communauté scientifique. Et pour cause, il est spécialisé dans l'analyse fine des mesures réalisées par des spectromètres. Mais cet outil informatique, devenu indispensable à ceux qui cherchent à caractériser des matériaux avec la plus grande précision possible, est promis à de nouveaux horizons. Iris Crassee, Willem Rischau et Nicole Ruckstuhl, affilié-es au Département de physique de la matière quantique (Faculté des sciences), sont en effet sur le point de créer une start-up, «Speqqle», dont l'objectif sera la commercialisation d'une version plus complète et plus simple d'utilisation du logiciel, actuellement disponible gratuitement en ligne. Le programme, fruit de vingt ans de recherches à Genève, devrait ainsi se lancer dans le monde de l'industrie. L'équipe a remporté en novembre 2023 la dernière étape du programme d'amorçages de start-up organisé par Venture Kick. Un processus qui lui a

permis d'empocher 150 000 francs pour, entre autres, rédiger un business plan.

Le principe d'un spectrographe est de mesurer la lumière après qu'elle a interagi avec la matière. Cela permet de déterminer les caractéristiques du matériau telles que sa composition atomique, les états d'excitation quantique, etc. Mais il est possible de pousser l'analyse plus loin. La lumière mesurée dans un spectromètre est le produit d'une interaction complexe entre particules quantiques (photons, électrons...). Et si l'on comprend bien ce mécanisme, il est possible de tirer plus d'informations sur les propriétés du matériau. Pour cela, il faut un traitement théorique et mathématique très important. Et c'est ce que propose Reffit. Depuis son lancement, le logiciel genevois compte quelque 1400 nouveaux utilisateurs par an. Avec plus de 400 000 spectromètres dans le monde, le marché total est estimé à plus de 1 milliard de francs.

SOPHIE PAUTEX REÇOIT UN VIKTOR AWARD



Sophie Pautex, médecin-chef du Service de médecine palliative des HUG et professeure associée au Département de réadaptation et gériatrie (Faculté de médecine) s'est vu attribuer un Viktor Award. Sophie Pautex dirige le plus grand centre de soins palliatifs de Suisse tout en contribuant à la recherche de pointe au niveau international. Les Viktor Awards récompensent des personnalités du secteur suisse de la santé. Cette initiative est notamment portée par deux spécialistes de l'information et de la communication médicales, Medinside et santemedia.

ANTOINE GEORGES ÉLU À LA NATIONAL ACADEMY OF SCIENCES DES ÉTATS-UNIS



Professeur au Département de physique de la matière quantique (Faculté des sciences), Antoine Georges a été élu membre international de la National Academy of Sciences des États-Unis. Les membres de cette institution sont élus en reconnaissance de leurs réalisations exceptionnelles en matière de recherche originale. Spécialiste en physique théorique, Antoine Georges étudie les matériaux quantiques à fortes corrélations électroniques, les gaz atomiques ultra-froids, la physique computationnelle ainsi que la physique statistique.

THÈSES

Toutes les thèses sont consultables dans l'archive ouverte de l'UNIGE:
<https://archive-ouverte.unige.ch>

SCIENCES

La famille des cœlacanthes éclaire l'histoire des poissons

Longtemps considéré comme une espèce de poisson éteinte et connue uniquement sous forme de fossiles, le cœlacanthe a surpris la communauté scientifique lorsqu'un individu vivant a été pêché en 1938 au large des côtes sud-africaines. Cette thèse s'intéresse à l'évolution morphologique de ces poissons et, partant, de tous les autres. L'espèce vivante de cœlacanthe, baptisée *Latimeria chalumnae*, conserve des caractéristiques ancestrales des sarcoptérygiens, telles qu'une boîte crânienne divisée et des nageoires lobées avec des éléments homologues à nos bras et jambes. Ces caractéristiques, préservées depuis 400 millions d'années, offrent des informations sur l'ancêtre commun des tétrapodes, y compris les êtres humains. L'analyse de spécimens de cœlacanthes fossiles, provenant du Trias moyen d'Europe centrale, a révélé des canaux sensoriels céphaliques exceptionnellement grands, d'énormes crocs sur les arcs branchiaux et des nageoires relativement amples, suggérant un prédateur rapide.

De plus, un grand poumon trilobé avec des crêtes dorsales inédites a été découvert, ce qui n'avait jamais été observé chez d'autres cœlacanthes. Les spécimens ont été attribués à un nouveau genre et à une nouvelle espèce, placés à la base de la famille des Mawsoniidae, une des deux grandes familles de cœlacanthes du Mésozoïque.

«A new Triassic coelacanth (Sarcopterygii; Actinistia): implications for evolutionary history of the group», thèse en sciences, par Luigi Manuelli, dir. Nadir Alvarez et Lionel Cavin, 2024.
archive-ouverte.unige.ch/unige:175170

LETTRES

Le parcours de l'élite africaine formée aux États-Unis entre 1960 et 1990

Au début des années 1960, le gouvernement des États-Unis s'associe aux milieux universitaires pour créer deux programmes de bourses destinés à la formation des élites africaines: l'African Scholarship Program of American Universities et l'Africa Graduate Program. Ces programmes vont permettre à plus de 4000 jeunes venant de 45 pays d'étudier aux États-Unis jusqu'au début des années 1990.

DROIT

Jérusalem: une capitale pour deux États

«Le conflit israélo-palestinien et la question de Jérusalem sont des sujets anciens et complexes [...]. L'histoire a montré qu'avec une détermination farouche et un dialogue constructif, même les conflits les plus enracinés peuvent être résolus. Les Israéliens et les Palestiniens méritent une paix durable, et il incombe à la communauté internationale de créer les conditions nécessaires à une résolution pacifique des questions qui les séparent.» C'est par ces mots, encourageants par les temps qui courent, que commence la thèse en droit de Camille Limon, qui s'intéresse à la stratégie de l'Union européenne (UE) dans le processus de paix au Proche-Orient. Les acteurs internationaux, dont l'UE, plaident pour que Jérusalem soit une capitale partagée par Israël et la Palestine, conformément au droit international et aux accords

bilatéraux. Cependant, l'efficacité de la stratégie de l'UE dépend de la coopération sincère et des actions cohérentes de ses États membres. Cette thèse explore les divergences entre ces derniers dans leurs actions à Jérusalem. Elle souligne la nécessité pour les États membres d'adhérer à leurs obligations légales afin de garantir une approche cohérente de l'UE en matière de soutien au processus de paix. L'auteure propose des solutions pour aligner les actions de l'UE et de ses États membres en vue d'une résolution pacifique de la question de Jérusalem en tant que capitale de deux États.

«Towards a coherent strategy for the European Union and its member states in the Middle East peace process: Jerusalem as one capital for two states?» thèse en droit, par Camille Limon, dir. Christine Kaddous et Erwan Lannon, 2023.
archive-ouverte.unige.ch/unige:174814

En suivant les trajectoires de ces étudiant-es, cette thèse met en lumière le rôle des mobilités estudiantines dans la construction et l'évolution des États africains après les indépendances dans le double contexte du projet global de développement et de la Guerre froide. Elle montre que ces mobilités ne sont pas le résultat exclusif du projet expansionniste états-unien, mais qu'elles sont aussi produites

par une convergence d'intérêts entre acteurs américains et africains et façonnées par des processus de réappropriation permettant aux étudiants d'opérer des transferts.

«La formation transnationale d'une élite postcoloniale. Les mobilités des étudiants africains aux États-Unis et la construction des États africains après les indépendances (1960-1990)», thèse en lettres par Anton Tarradellas, dir. Ludovic Tournès, 2024.
archive-ouverte.unige.ch/unige:176619

Abonnez-vous à « Campus » !

par e-mail (campus@unige.ch), en scannant le code QR ou en envoyant le coupon ci-dessous :

Je souhaite m'abonner gratuitement à « Campus »

Nom

Prénom

Adresse

N° postal/Localité

Tél.

E-mail

Découvrez les recherches genevoises, les dernières avancées scientifiques et des dossiers d'actualité sous un éclairage nouveau.

L'Université de Genève comme vous ne l'avez encore jamais lue !



Université de Genève
 Service de communication
 24, rue Général-Dufour
 1211 Genève 4
campus@unige.ch
www.unige.ch/campus

HISTOIRE

LE BOY, DOMESTIQUE OMNIPRÉSENT ET INVISIBLE

LES DOMESTIQUES MASCULINS ISSUS DES COLONIES FRANÇAISES ET ENGAGÉS SUR LES PAQUEBOTS AUX XIX^E ET XX^E SIÈCLES N'ONT FAIT JUSQU'ICI L'OBJET D'AUCUNE RECHERCHE HISTORIQUE. UNE LACUNE COMBLÉE PAR STÉPHANIE SOUBRIER, DU DÉPARTEMENT D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

Omniprésente, mais invisible. Telle est la figure du boy engagé sur les paquebots entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. Chargé de mille tâches subalternes et pénibles, devenu indispensable au bon fonctionnement de l'intendance du navire, mais privé de la moindre interaction avec les colons européens qu'il est censé servir, ce domestique colonisé masculin est longtemps resté absent de l'historiographie francophone. Une lacune que vise à combler le travail pionnier que mène Stéphanie Soubrier, maître-assistante au Département d'histoire générale (Faculté des lettres). Elle a notamment rédigé sur la question un article passionnant à paraître prochainement dans le numéro 68 de la *Revue d'histoire du XIX^e siècle*.

«Le boy est une sorte de stéréotype colonial, confirme Stéphanie Soubrier. Il est d'ailleurs représenté avec les mêmes caractéristiques, clichés et préjugés, qu'il soit originaire d'Indochine, de Madagascar ou d'Afrique occidentale. Mais pour les historiens, qui ne se contentent pas de stéréotypes, il n'est encore qu'une ombre.»

Pour en savoir plus, la chercheuse a épluché des rapports de voyages, des rapports internes et autres correspondances tirés de deux gisements d'archives importants et encore très peu exploités, celles des compagnies commerciales maritimes françaises conservées dans l'établissement *French Lines & Compagnies* au Havre et à la Chambre de commerce et d'industrie de Marseille. Retrouver des traces des boys embarqués s'est révélé une tâche ardue, tant il est vrai qu'ils sont discrets aussi bien dans la réalité des paquebots que dans les documents. Mais un certain nombre de mentions, souvent anecdotiques, ont permis de dresser un portrait de ce domestique masculin.

Un boy asiatique servant une famille européenne à bord du «Gouverneur Général Merlin» en rade de Saïgon, le 21 octobre 1936. En principe, les sujets colonisés sont systématiquement cantonnés à la 3^e classe et ont interdiction de fréquenter les autres espaces du navire. Sur certains bateaux, étant donné l'effectif parfois trop faible des garçons européens, les boys sont parfois chargés du service.

«Même si certains sont très jeunes, les boys sont très souvent des hommes de 30, 40, voire 50 ans, souligne Stéphanie Soubrier. Le fait de les qualifier de «boy», terme qui connote l'enfance et la jeunesse, reflète donc davantage la très forte domination qu'ils subissent à la fois en tant que domestiques, en tant que sujets colonisés et en tant qu'hommes qui effectuent un travail considéré à l'époque comme féminin.»

Le mot lui-même vient des colonies britanniques. Des boys travaillaient également à bord des navires des grandes compagnies maritimes britanniques. Quand les françaises en ont recruté à leur tour massivement, notamment pour lutter contre la concurrence britannique, elles ont conservé le mot anglais. Le terme «garçon» était déjà réservé au personnel de service européen (serveurs, maîtres d'hôtel, barmen, etc.).

Le travail des boys sur les paquebots français était celui des domestiques subalternes, à savoir nettoyer les cabines, les souillardes, les bains et les lieux d'aisances, faire le service dans les espaces collectifs du navire, actionner le panka, sorte de grand éventail de toile suspendu au plafond, etc.

«J'ai néanmoins été surprise de découvrir une série de tâches beaucoup plus spécialisées, poursuit Stéphanie Soubrier. Il existe ainsi des boys «buandiers», qui s'occupent du blanchissage du linge, des boys chargés d'éplucher et de couper les légumes, des boys bouchers et boulangers, mais aussi des boys infirmiers, qui secondent le médecin de bord. Sur certains paquebots, on trouve aussi des boys «photographes», chargés de développer les pellicules des passagers et des passagères.»

La structure et l'organisation même du paquebot rappellent sans cesse ce statut. La chercheuse rappelle que les navires créent en effet une ségrégation structurelle très efficace,



5

organisée de manière verticale et horizontale. Les espaces supérieurs, aérés et lumineux, sont réservés aux logements des Européens des premières classes, l'entrepont à ceux des classes inférieures ainsi qu'aux cuisines et salons où travaillent les boys, tandis que les entrailles de la chauffe et des machines, où règne une chaleur torride et étouffante, ne sont fréquentées que par les graisseurs, les mécaniciens, les chauffeurs et les soutiers.

De la même manière, l'arrière du navire, où le roulis se fait moins sentir, est l'apanage des classes supérieures tandis que l'avant accueille les passagers des classes inférieures et l'équipage subalterne. À cela s'ajoutent des règles de non-mixité très strictes qui garantissent que les chemins des Européens et des boys se croisent le moins possible. Les boys doivent ainsi s'efforcer d'être partout, prêts à satisfaire les moindres désirs des passagers, tout en demeurant invisibles. Leur présence discrète n'étant révélée que par le linge lavé, repassé et plié que les Européens trouvent sur leur lit ou par l'éclat des sanitaires qu'ils sont chargés de nettoyer.

En lisant certains documents entre les lignes, il apparaît que certains de ces passagers européens semblent éprouver du plaisir à se faire servir non pas par des femmes colonisées mais par des hommes, ce qui est une manière

supplémentaire d'affirmer leur domination. En 1918, le commissaire de l'*Atlantic*, qui relie Marseille à Yokohama, rapporte ainsi les propos d'un passager qui vante les mérites des boys: «*Nous sommes mieux les maîtres de ces valets souples et prévenants qui nous donnent plus de satisfaction que vos garçons, tout en vous coûtant assurément moins cher.*»

Les autres membres de l'équipage ne traitent pas les boys moins durement. À cette époque, la domesticité en France métropolitaine devient massivement féminine. Les boys sont dépréciés en tant qu'hommes accomplissant des tâches féminines, en particulier par le personnel des salles des machines. Pour ce dernier, le travail domestique est un service, voire une servilité, contrairement à leur propre métier, considéré comme plus difficile et dangereux.

Les archives des compagnies contiennent aussi un certain nombre de lettres rédigées par un ou plusieurs boys, ce qui permet d'entrer un peu dans leur tête. En général, ces missives sont rédigées pour se plaindre de leurs conditions de travail ou de leur rémunération.

«*Elles sont parfois adressées au ministre de la Marine marchande, ce qui témoigne d'une bonne connaissance des rouages institutionnels, analyse Stéphanie Soubrier. Dans les années 1930, les boys, soutenus par certains syndicats, mènent*

même des actions collectives. En d'autres termes, ce ne sont pas des travailleurs soumis, passifs et silencieux. Ils essaient en toutes circonstances de tirer leur épingle du jeu.»

La contrebande, ou le commerce illicite, est d'ailleurs très répandue dans le milieu des boys, ce qui permet d'améliorer un salaire très bas (entre 4 et 7 fois moins que celui des chauffeurs et des soutiers dans la salle des machines). Certains se livrent même à un véritable trafic d'armes, qui atteint une ampleur considérable dans les années 1920. La vente de pacotille, autorisée dans un certain volume, est aussi une manière d'augmenter leurs revenus et d'aider leur famille restée au pays.

Il faut dire que, contrairement à certains contextes coloniaux sur la terre ferme, le métier de boy est salarié et que la loi de l'offre et de la demande joue un rôle non négligeable. L'employeur est certes en position de force. Il engage et licencie à volonté. Le commissaire du *Manche* par exemple, n'hésite pas, en 1896 entre Calcutta et Colombo, à recruter à Pondichéry des boys indiens parlant français et anglais et à y débarquer les autres. Au moindre faux pas, les boys peuvent d'ailleurs être débarqués sur ordre du commandant et exclus de la compagnie. Mais, en même temps, on trouve relativement peu de volontaires pour ce métier et les compagnies en ont conscience.

Dans les premières décennies du XX^e siècle, les difficultés de recrutement offrent même aux boys une marge de manœuvre supplémentaire dans les négociations avec leurs employeurs. Ces derniers sont notamment contraints de tolérer le trafic d'oiseaux par les boys chinois, et ce, malgré le bruit et l'odeur effroyables qui dérangent les passagers. En 1913, le capitaine du *Paul Lecat* admet même que ce trafic constitue pour les boys «une si importante source de bénéfices, par rapport à leur solde, que l'interdiction de le continuer nous placerait dans l'impossibilité absolue de recruter des boys chinois».

À l'époque coloniale, les Chinois possèdent une réputation d'excellence dans le service domestique. Certains d'entre eux fournissent même aux navires des équipes de boys déjà constituées, ce qui est très avantageux pour la compagnie. Cela dit, même si ces domestiques ne sont donc pas ressortissants de l'Empire français, une fois à bord du paquebot, ils sont logés à la même enseigne que les autres boys, Malgaches ou Indochinois.

Il existe également de nombreuses histoires de boys venus des colonies qui profitent de leur métier pour se rendre en France métropolitaine. En abordant à Marseille, certains quittent en effet leur employeur pour trouver un emploi mieux rémunéré sur un autre navire ou simplement pour rester en métropole, ce qui est très mal vu par les autorités françaises. D'ailleurs, ces dernières font tout pour l'éviter. Les boys possèdent un livret qu'ils doivent faire viser, ils sont déclarés déserteurs s'ils ne regagnent pas le navire, etc. Mais il était très difficile de contrôler cette mobilité. Pham Dang Ly, par exemple, après s'être engagé en 1938 comme boy à bord du *Président Doumer*, déserte à Marseille. Les archives retrouvent sa trace quelques mois



plus tard à Paris, où il travaille comme ouvrier photographe à la maison Photo Radio dans le XVI^e arrondissement de Paris et réalise des reportages photographiques pour le journal *Paris Soir*.

«Les autorités craignaient par exemple que les Indochinois n'importent sur le sol métropolitain des idées subversives telles que le communisme et l'anticolonialisme, affirme Stéphanie Soubrier. C'est pourquoi les autorités suivent de près leur affiliation politique et tous ceux suspectés d'être adhérents au Parti communiste sont inscrits sur

une liste noire de personnes que les compagnies ont pour interdiction d'engager. J'ai trouvé des documents confidentiels qui attestent la collaboration et l'échange d'informations entre la police d'un port indochinois et la Compagnie des messageries maritimes (ce qui est parfaitement illégal). L'autre grande hantise des autorités, qui parcourt toute la période coloniale en France et qui concerne toutes les populations de l'empire, est celle des éventuelles relations sexuelles entre sujets colonisés et femmes françaises.»

Anton Vos

ANTHROPOLOGIE

L'AUTO-OPTIMISATION CORPORELLE, UNE VIEILLE HISTOIRE

LES APPLICATIONS DE FITNESS, DE RÉGIME ET DE MÉDITATION ET LES APPAREILS PORTABLES PERMETTANT D'EXPLOITER LE POTENTIEL PERSONNEL ENVAHISSENT LE QUOTIDIEN DES SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES. ELLES NE RÉPONDENT POURTANT PAS À UNE PRÉOCCUPATION NOUVELLE. **ON TROUVE DES TRACES AU MOYEN ÂGE DÉJÀ DE TEXTES SUR L'«AUTO-OPTIMISATION».**

Devenir la meilleure version de soi-même. Cette quête semble avoir contaminé le monde contemporain. Bracelets et téléphones portables enregistrant sans cesse le nombre de pas et les battements du cœur, applications offrant des solutions pour maigrir, se muscler, s'organiser ou méditer, des livres et des magazines regorgeant de recettes pour accéder au bonheur ou, du moins, devenir une meilleure personne, un meilleur amant, un meilleur manager... La mode de l'auto-optimisation dans tous les domaines imaginables fonctionne tellement bien qu'on croirait presque qu'elle est inscrite dans les gènes. Vitus Huber, postdoctorant au Département d'histoire générale (Faculté des lettres) et responsable d'un projet Fonds national Ambizione sur l'auto-observation corporelle à l'époque moderne, ne va certes pas aussi loin. Mais il montre, dans un numéro spécial de la revue *Historische Anthropologie* du mois de mars et dont il a coordonné la réalisation, que l'attrait du perfectionnement personnel n'est en tout cas pas le propre de l'époque contemporaine et qu'il existe depuis longtemps. Selon l'historien, on retrouve ainsi des traces de cette tendance qu'à l'humain à optimiser sa condition jusque dans l'Antiquité. À cette époque déjà, les souverains cherchent en effet à améliorer leur physique, à l'entraîner de façon à ce qu'il corresponde à l'image que l'on se fait du corps d'un roi, à savoir fort, endurant et résistant, notamment au froid. Ce qui rappelle d'ailleurs la pratique

très prisée actuellement des baignades dans l'eau froide des lacs, notamment du Léman, durant tout l'hiver. Plus tard, au Moyen Âge, les textes hagiographiques, c'est-à-dire les récits des vies des saints, font souvent appel à la métaphore de l'athlète pour décrire leurs accomplissements, en particulier leurs efforts visant à surmonter les besoins terrestres tels que le sommeil et la faim dans le but d'obtenir le salut dans l'au-delà. Les résultats que l'on vise aujourd'hui ne sont pas si différents: un physique impeccable, un mental de fer, une organisation du temps – et donc du sommeil – optimale. Mais les objectifs sont autres. Au lieu de chercher à ouvrir les portes du paradis, on aspire à gagner de l'argent, à être attirant sur le marché matrimonial ou encore à repousser le vieillissement.

Journal intime Les souverains et les saints sont toutefois des personnages assez exceptionnels qui ne renseignent pas forcément sur les habitudes du reste de la population de jadis. «*Si on se focalise sur ces individus prestigieux, c'est parce que les sources sur la question sont limitées*», souligne Vitus Huber. *Les choses changent avec l'époque moderne, qui s'étend du XVI^e au XVIII^e siècle. Ma contribution dans le numéro spécial traite justement du cas particulier de Philippe Abraham Louis Secretan (1756-1826).*»

Après avoir œuvré comme précepteur à Vienne et à Bruxelles, Secretan revient en 1790 à Lausanne, sa ville natale, avec l'intention de devenir juge et de se lancer en politique.



METROPOLITAN MUSEUM NEW YORK

Pierre Paul Rubens, «Étude du torse du Belvédère» (1601-1602). Les statues antiques ont été redécouvertes et examinées à l'époque moderne en tant qu'idéaux corporels.

L'intérêt du personnage réside dans le fait qu'il tient un journal encore inédit que le chercheur genevois a pu étudier.

Philippe Secretan y décrit notamment comment il organise son temps et la liste des tâches qu'il veut accomplir dans l'année, la semaine ou la journée. Il prend des résolutions, essaye de les tenir et vérifie le soir en écrivant son journal ce qu'il a réussi à faire ou pas et ce qu'il faudrait améliorer. Le nombre de tâches qu'il veut accomplir est presque excessif. Il prend donc des décisions radicales dans son organisation.

Il veut en effet pratiquer de la gymnastique, faire des ablutions (c'est-à-dire essentiellement

se baigner dans l'eau froide), lire, étudier et écrire avant même de prendre son petit déjeuner. Cela le pousse à avancer progressivement son réveil de 8 à 7 heures, puis à 6 heures et même à 4h30. Son plan est ensuite réglé comme du papier à musique. Il comprend bien sûr le travail, les leçons à ses élèves mais aussi les visites à ses amis, les promenades et la rédaction de son journal. S'il évoque de temps en temps des émotions concernant ses enfants, la vie familiale ne prend dans cette organisation temporelle qu'une place marginale. Et il ne fait quasiment jamais mention de sa femme. Ce journal, il faut bien le dire, est le reflet d'une certaine obsession de soi-même.



comme le meilleur niveau qu'un individu pourrait éventuellement atteindre tandis que l'idéal, c'est le meilleur niveau imaginable qu'il aimerait atteindre. L'idéal se mesure de manière absolue et il est en général hors de portée. L'optimum, lui, se mesure de

de manière plus pieuse que la veille. L'Église a notamment joué sur cette espérance pour asseoir son pouvoir.»

L'OPTIMUM SE MESURE DE MANIÈRE RELATIVE. ON ESSAIE TOUJOURS DE FAIRE MIEUX QUE LA VEILLE. IL N'Y A PAS DE FIN À CE PROCESSUS ET C'EST POURQUOI IL FONCTIONNE SI BIEN.

Transformation sociale À l'époque moderne, avec l'invention de l'imprimerie, le développement de l'humanisme et l'apparition de nouvelles pratiques religieuses, on se rend compte que l'individu n'est plus enfermé dans sa condition sociale, mais qu'il peut apprendre et s'améliorer, progresser. Le rapport à soi change, on s'améliore et cette optimisation représente un moteur puissant de transformation sociale.

«Du coup, à la fin du XIX^e siècle, l'objectif devient davantage une haute moralité, poursuit Vitus Huber. Et dans le monde néolibéral d'aujourd'hui, le phénomène marche encore mieux. On le voit bien avec les incitations incessantes à développer la meilleure version de soi-même, d'améliorer sa pro-

ductivité, à exploiter tout son temps disponible. L'objectif a changé. Alors bien sûr, ce n'est plus le salut que l'on recherche, mais une vie plus heureuse, plus saine, plus longue, plus productive, etc. Le clergé a laissé sa place aux entreprises vendant des appareils portables, des applications de santé, etc. Je ne prétends pas que le phénomène est le même à travers les âges, mais je pense que l'on ne peut pas comprendre ce phénomène actuel d'auto-optimisation de soi sans prendre en considération sa dimension historique.»

Avides de savoir «On est alors en plein dans le siècle des Lumières, analyse Vitus Huber. C'est l'époque de la rédaction de l'Encyclopédie et de l'idée du progrès. Les connaissances se développent à une vitesse vertigineuse dans tous les domaines et se diffusent largement. Des personnages comme Secretan sont avides de savoir et veulent tout lire. Même s'il est lui-même laïc, il vient d'une famille protestante, un contexte important dans lequel on craint l'oisiveté. Dieu nous a donné du temps, il faut l'utiliser et surtout ne pas en perdre. Secretan devient ainsi un expert en matière d'optimisation, ce qu'il ne faut pas confondre avec l'idéal qu'on aimerait atteindre.» Selon le chercheur, l'optimum peut se définir

manière relative. On essaie toujours de faire mieux que la veille. Il n'y a pas de fin à ce processus et c'est pourquoi il fonctionne si bien. On peut toujours optimiser davantage sa piété, son corps, son bonheur, bref n'importe quelle faculté humaine jugée importante selon les époques.

«À l'époque médiévale, par exemple, dominée par la culture religieuse, l'objectif était le salut après la mort, précise Vitus Huber. On n'était jamais sûr de le mériter. À moins d'être Jésus-Christ lui-même, il n'existait pas une forme de vie pieuse idéale que l'on aurait pu adopter et qui nous aurait ouvert à coup sûr les portes du ciel. En revanche, on pouvait toujours essayer de vivre

BIOFORTIFICATION

UN SUPER-RIZ DOPÉ AUX VITAMINES

UNE VARIÉTÉ DE RIZ A ÉTÉ GÉNÉTIQUEMENT MODIFIÉE POUR PRODUIRE QUATRE FOIS PLUS DE VITAMINE B1. **ELLE POURRAIT COMBLER LES CARENCES ALIMENTAIRES DE CERTAINES POPULATIONS.**

Teresa Fitzpatrick, professeure au Département des sciences végétales (Faculté des sciences), et ses collègues ont mis au point un riz transgénique contenant jusqu'à 4 fois plus de vitamine B1 (thiamine) que les variétés ordinaires. Cette avancée, publiée le 27 mars dans *Plant Biotechnology Journal*, est présentée comme une réponse possible aux carences nutritionnelles de certaines populations dont le régime alimentaire est basé – parfois exclusivement – sur cette céréale. Le riz, du moins sa graine dépouillée de toutes les couches périphériques (l'endosperme), est en effet pauvre en un certain nombre de micronutriments essentiels pour l'organisme humain, dont la vitamine B1. Un apport insuffisant de cette substance est à l'origine de nombreuses maladies des systèmes nerveux et cardiovasculaire, dont le béribéri.

Preuve de concept L'étude genevoise, menée en collaboration avec la National Chung Hsing University de Taïwan et l'École polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ), est, à ce stade, de nature purement académique et se présente comme une «preuve de concept». La procédure consistant à mettre au point un produit commercialisable et à le distribuer aux populations concernées est laissée à d'autres instances. Une procédure qui risque d'ailleurs de se heurter à des obstacles, compte tenu de l'opposition actuelle des paysans et des associations environnementales aux organismes génétiquement modifiés (OGM), même s'ils l'ont été à des fins de biofortification, c'est-à-dire d'amélioration de leur valeur nutritionnelle. Le fameux riz doré, modifié de manière à produire une concentration plus élevée de bêta-carotène (précurseur de la

vitamine A), a ainsi dû attendre plus de vingt ans pour que commence enfin sa commercialisation à grande échelle. Avant de connaître un coup d'arrêt en avril dernier (*lire ci-contre*). Il n'en reste pas moins que le développement d'un riz riche en vitamine B₁ est une étape remarquable du point de vue technologique.

UN APPORT INSUFFISANT DE VITAMINE B₁ EST À L'ORIGINE DE NOMBREUSES MALADIES DES SYSTÈMES NERVEUX ET CARDIOVASCULAIRE, DONT LE BÉRIBÉRI.

Toutes les tentatives précédentes n'avaient, jusque-là, réussi à augmenter la teneur de thiamine que dans certaines parties de la céréale, comme les feuilles et le son, mais jamais dans l'endosperme, c'est-à-dire la partie propre à la consommation.

Pour y parvenir, les scientifiques ont élaboré des lignées de riz contenant un gène, prélevé sur le sésame (*Sesamum indicum*), connu pour être capable de séquestrer la vitamine B₁ de façon contrôlée dans les tissus de l'endosperme. Après culture en serre, récolte et polissage des grains de riz, les analyses ont effectivement montré une augmentation de la teneur de la substance dans la graine (mais pas dans les autres parties de la plante).

Champ expérimental Afin de vérifier que la modification est stable dans le temps, les graines transgéniques ont ensuite été semées en pleine terre dans un champ expérimental à Taïwan, où ce genre de pratique est autorisé dans des circonstances précises, contrairement à la Suisse. Elles y ont été cultivées pendant plusieurs années, puis analysées. Il en ressort: d'une part, que, d'un point de vue agronomique, les caractéristiques telles que la hauteur des plantes, le nombre de tiges par plant, le poids des grains ou encore la fertilité sont identiques entre les variétés modifiées et celles non modifiées; d'autre part, que le niveau de vitamine B₁ dans les grains de riz des premières est 3 à 4 fois supérieur à celui des secondes et reste inchangé à travers les générations. Et ce, sans avoir d'impact négatif sur le rendement de la culture.

«Le fait que nous ayons pu cultiver nos lignées en conditions réelles en champ et que l'expression du gène modifié soit stable dans le temps sans qu'aucune des caractéristiques agronomiques ne soit affectée est très prometteur, se réjouit Teresa Fitzpatrick. Un bol de riz de 300 grammes issu de cette culture permettrait d'atteindre environ un tiers des apports journaliers recommandés en vitamine B₁ pour un adulte.»

Selon la chercheuse, la prochaine phase consisterait à poursuivre cette approche, mais en utilisant des variétés commerciales. Ensuite, il faudra franchir des étapes réglementaires relatives à la «biofortification par génie génétique» avant d'être en mesure de cultiver et de vendre de telles semences sur le marché.



ADOBE STOCK

LE DERNIER «PLOT TWIST» DE L'ÉPOPÉE DU RIZ DORÉ

Le riz doré a été développé dans les années 1990 par l'équipe d'Ingo Potrykus, aujourd'hui âgé de 90 ans et professeur honoraire à l'EPFZ – le chercheur qui a repris son laboratoire n'est autre que Wilhelm Gruissem, coauteur de l'étude sur le riz dopé à la vitamine B1 (*lire l'article principal*). Cette céréale génétiquement modifiée produit, grâce à un gène tiré du maïs, une haute teneur en bêta-carotène, qui, une fois ingérée par l'organisme humain, est transformée en vitamine A. La présence de bêta-carotène donne au grain une couleur jaune. Le but de l'opération est de lutter contre la malnutrition chez les

populations dont la principale source d'hydrates de carbone est le riz. En effet, selon l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, 250 000 à 500 000 enfants deviennent aveugles chaque année dans le monde et la moitié d'entre eux meurent dans les douze mois, en raison d'un déficit de vitamine A. Commencées dans les années 2000, les tentatives de commercialisation du riz doré, pilotées par l'Institut international de recherche sur le riz basé aux Philippines, ont connu deux décennies d'obstructions de la part d'organisations non gouvernementales parce qu'il s'agit d'un OGM.

En 2021, les autorités philippines chargées de la biosécurité donnent enfin le feu vert à la culture à grande échelle et à la consommation de la céréale dorée, baptisée entre-temps «riz Malusog» (qui signifie «riz sain» en philippin). Il faut dire que dans ce pays, 2,1 millions d'enfants souffrent de carences en vitamine A. Plus de 100 tonnes de riz sont ainsi récoltées en octobre 2022 dans une phase pilote menée sur 40 hectares. Les tests de mise sur le marché sont menés dans sept provinces en 2023 et le processus de commercialisation devait être complet d'ici à la fin de 2024. Mais, le 17 avril 2024: coup de

théâtre! La Cour d'appel de Manille aux Philippines ordonne l'arrêt de la «*propagation commerciale, des essais sur le terrain et de la conduite d'activités liées au riz doré jusqu'à ce que toutes les questions de sécurité, de santé et de droit aient été réglées*». Elle donne raison ainsi aux ONG, en particulier Greenpeace, qui s'opposent par principe à toute culture d'OGM et qui ont fait valoir le «principe de précaution» devant «l'absence de certitude scientifique totale» de la culture du riz doré. Une exigence qui est de toute façon impossible à atteindre, selon les scientifiques.

HISTOIRES DE RUES

POUR SA 9^E ÉDITION, LE FESTIVAL
HISTOIRE ET CITÉ A CHOISI DE
DESCENDRE DANS LA RUE. UN
TERRITOIRE QUI EST À LA FOIS UN
**LIEU DE MÉMOIRE ET DE POUVOIR,
DE RENCONTRE ET D'EXCLUSION,
DE REVENDICATION ET
D'INSPIRATION ARTISTIQUE.**

Dossier réalisé par Anton Vos et Vincent Monnet





Danielle Tartakowsky

Présidente du Comité d'histoire de la Ville de Paris

Formation:

Après un Doctorat en histoire à l'Université Paris 8, elle obtient un doctorat d'État en histoire contemporaine à l'Université Paris-I-Panthéon-Sorbonne (1994), puis devient maîtresse de conférences à l'Université Paris I (1984) et professeure à l'Université Paris 8 (1997).

Parcours: Spécialiste de l'histoire sociale et politique en France au XX^e siècle et auteure de nombreux ouvrages sur le sujet, elle a été présidente de l'Université Paris-VIII entre 2012 et 2016 et candidate du Parti communiste français lors des élections législatives de 1981.

La rue, disait Victor Hugo, est «*le cordon ombilical qui relie l'individu à la société*». Outre sa fonction purement pratique, relier un point à un autre, c'est en effet elle qui donne sa pulsation à la vie de la Cité. Repaire identitaire quand elle marque une adresse, c'est aussi un lieu de mémoire et de commémoration collective où s'exposent les signes du pouvoir. Festive, ludique ou poétique quand elle sert de source d'inspiration aux artistes, elle peut s'avérer menaçante, voire dangereuse pour ceux – et surtout celles – pour qui elle est synonyme d'exclusion. C'est enfin un formidable laboratoire politique qui, au fil des siècles, a servi de réceptacle aux colères populaires et où, de barricades en manifestations, de nombreux régimes ont été faits ou défaits. C'est vrai dans le monde entier, en témoignent notamment la révolution de Maïdan en Ukraine ou le printemps des peuples dans le monde arabe, mais peut-être en France plus que partout ailleurs, comme l'a expliqué l'historienne Danielle Tartakowsky, grande spécialiste des mouvements sociaux de l'Hexagone et directrice d'un ouvrage collectif intitulé *Histoire de la rue. De l'Antiquité à nos jours*, lors de la conférence qu'elle a donnée à La Chaux-de-Fonds dans le cadre de l'édition 2024 du Festival Histoire et Cité, qui était, précisément, consacrée à la rue.

Campus: Assiste-t-on aujourd'hui à un retour de la rue, comme l'indique le titre de l'un des derniers chapitres de l'ouvrage que vous avez réalisé avec vos collègues historiens Joël Cornette, Emmanuel Fureix, Claude Gauvard et Catherine Saliou?

Danielle Tartakowsky: Il me semble en effet que l'on assiste depuis quelques décennies à un retour en force de la rue dans les mots et dans les choses. Et le fait que ce thème ait été choisi par le Festival Histoire et Cité cette année ne fait que conforter cette impression.

Comment se manifeste ce retour?

Depuis les années 1970, on a vu une multiplicité d'acteurs – architectes, urbanistes, plasticiens, politiciens ou encore sportifs – réinvestir cet espace. Pour s'en tenir au cas de la France, c'est à cette époque que l'on renonce à la construction de grands ensembles au profit de la prééminence de ce qu'on appelle «l'espace public». En parallèle, l'hégémonie de l'automobile est remise en cause par la montée en puissance des politiques environnementales et la mise en place de dispositifs visant à faciliter la cohabitation de tous les usagers de la rue (espaces verts, rues piétonnes, réaménagement des places, mobilier urbain...). Mitterrand, suivi en cela par Chirac, entreprend, quant à lui, de restituer ses fonctions civiques à la rue en organisant

d'immenses événements dans des lieux symboliques de la capitale. C'est la fête de la victoire, organisée le 10 mai 1981 place de la Bastille, ou celles célébrant le bicentenaire de la Révolution française. Dans un registre visant également à renouveler les appropriations collectives de la rue, on peut encore citer la fête organisée en 1998 sur les Champs-Élysées en l'honneur de l'équipe de France, victorieuse du Mondial de football, la Fête de la musique instituée en 1992 ou encore l'organisation du Marathon de Paris à partir de 1976. Cette réappropriation de la rue est aussi le fait d'acteurs ou de collectifs aux marges des institutions, voire en rupture. Le graffiti, les happenings, le hip-hop ou le skateboard marquent ainsi un puissant renouveau des arts de la rue, rassemblés sous l'expression générique de *street art*.

La rue existe quasiment depuis que les êtres humains vivent en collectivité. Mais quand fait-elle son entrée dans l'histoire en tant qu'objet d'étude?

Notre objectif, avec cet ouvrage, était de nous concentrer sur la France métropolitaine en étant attentifs à tous les phénomènes de circulation qui sont perceptibles dans l'espace et dans le temps. Nous sommes donc remontés jusqu'au moment où nous avons des traces nous permettant d'interroger notre présent de la rue, c'est-à-dire jusqu'à l'Antiquité romaine, puisque dans le cas de Lutèce, par exemple, le tracé du *cardo maximus* – soit la voie d'axe nord-sud qui était la plus importante dans les villes romaines – est encore lisible, à condition toutefois de savoir où chercher.

La rue antique est-elle foncièrement différente de celle d'aujourd'hui?

La principale différence avec nos cités modernes, c'est que dans le monde grec ou romain, la ville se construit par la rue et que celle-ci n'est donc pas une conséquence du bâti. Dans le monde antique, on pense la cité en dessinant d'abord son plan, qui est une mise en scène de l'espace citoyen, politique et économique. Cela étant, toute une série d'éléments, qui sont apparus de manière relativement tardive dans nos rues contemporaines sont déjà présents à cette époque, comme les trottoirs, les passages piétons ou des systèmes permettant de distribuer et d'évacuer les eaux. Cela s'accompagne d'une réflexion d'ordre sanitaire guidée par l'idée qu'un judicieux tracé des rues permettrait de bâtir des villes plus saines. Les textes de Vitruve (*architecte romain qui vécut au I^{er} siècle av. J.-C., ndr*), qui décrivent ce que doit être l'organisation de la ville, vont d'ailleurs être utilisés durablement par les urbanistes de l'époque moderne.

Entre-temps, la rue va toutefois connaître une longue éclipse...

Entre le V^e et le X^e siècle, les invasions venues du Nord et de l'Est bouleversent totalement l'organisation sociopolitique et économique de l'ensemble de l'Europe occidentale, ce qui débouche en effet sur une crise des espaces urbains. Ceux-ci, faute de disparaître, se réduisent à peu. La superficie d'une ville comme Paris, par exemple, diminue alors de près de 90%. Cependant, même réduite à sa portion congrue, la rue conserve les fonctions qui sont constitutives de son existence et qui, si elles se renouvellent au fil du temps, varient somme toute assez peu.

Cette crise urbaine s'achève au début du XI^e siècle.

Que se passe-t-il alors?

En France, la victoire des Capétiens sur la dynastie des Plantagenêts conduit à une réorganisation du royaume

qui se traduit par le rétablissement progressif des lieux du pouvoir central et des liens entre celui-ci et ses vassaux. À peu près au même moment, des villes commerçantes, en particulier dans l'Europe du Nord et du Nord-Est, commencent à revendiquer des chartes communales leur conférant une certaine autonomie. Chartes que les différents pouvoirs cen-

traux leur accordent d'autant plus volontiers qu'il s'agit d'un excellent moyen de contrebalancer les pouvoirs seigneuriaux. La conjugaison de ces différents éléments permet une renaissance urbaine qui va perdurer.

Si la rue retrouve alors quelques couleurs, elle reste un territoire dont la fréquentation n'est pas sans dangers...

La rue reste effectivement longtemps un espace menaçant où règne le désordre. C'est le lieu des bas-fonds, du vice et de la perte. D'où une volonté précoce, en particulier dans les grandes villes, de pacifier, d'ordonner et de réguler ce territoire.

Comment cela se manifeste-t-il concrètement?

Par la mise en place de forces de police dépendant du pouvoir central qui sillonnent les rues pour vérifier que l'ordre règne, en particulier dans certains quartiers connus pour abriter des activités illégales, comme les rues de la Grande

Truanderie et de la Petite Truanderie, qui se situent dans le quartier des Halles à Paris. Les autorités édictent par ailleurs un certain nombre d'arrêtés en matière d'hygiène ou d'éclairage des rues.

Pouvez-vous préciser?

Il est évident qu'une fois la nuit tombée, une rue éclairée est moins inquiétante qu'une rue sombre. Le problème, c'est qu'installer des lumignons dans une ville où le bois reste le principal matériau de construction, c'est dangereux. On instaure donc un couvre-feu – l'expression désignant littéralement l'action d'éteindre ces lumignons – à partir d'une certaine heure pour éviter que des incendies ne se déclenchent durant la nuit.

À partir de quand et pourquoi commence-t-on à numéroter chaque adresse?

Cette décision découle de l'ordonnance royale de 1768 qui prescrit l'identification de toutes les maisons des villes sujettes à l'étape de troupes. Mais elle suscite parfois quelques réticences. À Paris, Jean-François Joly de Fleury, contrôleur général des Finances de Louis XVI, parvient à y faire obstacle parce qu'il ne peut tolérer que son hôtel particulier devienne un numéro parmi d'autres...

Paris, comme de nombreuses villes de France et d'ailleurs, n'entre toutefois pleinement dans la modernité qu'avec les transformations opérées par le baron Haussmann dans la deuxième partie du XIX^e siècle et qui sont loin de faire l'unanimité...

Certains de ses contemporains, dont Émile Zola, reprochent à Haussmann d'avoir éventré Paris et d'avoir dénaturé la ville. Une vision qui va rester longtemps et qui était encore assez répandue au moment où j'ai fait mes études. Depuis, cependant, l'historiographie l'a largement réhabilité. Et ce, à juste titre, il me semble.

Pourquoi?

Le projet haussmannien repose sur une logique hygiéniste et le souci d'améliorer la circulation dans la capitale. Il s'est avéré assez visionnaire dans la mesure où les Halles sont parvenues à satisfaire aux besoins de la population parisienne jusqu'aux années 1970 et que le dispositif qu'il a mis sur pied alors que l'automobile n'avait pas encore été inventée, avec ses avenues et ses grands boulevards, a été performant pendant près d'un siècle, l'automobile ne commençant à poser des problèmes de cohabitation qu'à partir du milieu du XX^e siècle. Toutefois, sur le versant sécuritaire – ces aménagements visant également à éviter que ne se reproduisent les événements de la Révolution du juillet

«MÊME RÉDUITE À SA PORTION CONGRUE, LA RUE CONSERVE LES FONCTIONS QUI SONT CONSTITUTIVES DE SON EXISTENCE.»

1830 et de celle de février 1848 –, la transformation de la capitale n'a pas empêché que la rue se soulève à nouveau en 1871, lors de la Commune de Paris.

À cet égard, la rue est-elle plus politique en France que dans les autres démocraties occidentales?

La rue tient effectivement une place absolument centrale dans l'histoire politique de ce pays. C'est vrai dès les guerres de Religion, puis pendant la Fronde, qui voit les premières barricades érigées dans Paris. Ensuite, il y a les trois révolutions françaises de 1789, de 1830 et de 1848, soit autant d'épisodes au cours desquels la rue se montre capable de faire tomber des régimes et d'en construire de nouveaux. L'histoire de la Commune de Paris, de la crise politique de 1934 ou de Mai 68 s'écrit, elle aussi, en grande partie dans la rue.

Qu'est-ce qui détermine la réussite ou l'échec de ces mouvements?

La rue a davantage de chances d'obtenir gain de cause lorsque le pouvoir central est affaibli. Soit parce que le pays se trouve dans une période de régence à l'époque moderne ou, à partir de 1986, de cohabitation. Ou encore quand s'affirment des contradictions majeures à l'intérieur du gouvernement. C'est ce qui s'est passé en 1995, avec le retrait du plan Juppé sur les retraites, ou en 2006 avec le mouvement des lycéens et étudiants contre le Contrat première embauche (CPE). Mais au-delà du succès ou de l'échec immédiat de tel ou tel mouvement, il faut comprendre que la manifestation est progressivement devenue en France une forme d'équivalent au référendum populaire dans la mesure où elle permet d'amener de nouveaux sujets dans l'agenda populaire. C'est ce à quoi Jean-Pierre Raffarin a entrepris de mettre un terme quand il a déclaré

en 2002, alors qu'il était premier ministre, que «*ce n'est pas la rue qui gouverne*», amorçant du même coup un tournant qui vaut encore aujourd'hui.

De la Révolution française à la Fête de l'Huma, en passant par le Front populaire, les cortèges lycéens ou les luttes syndicales, on a l'impression que les manifestations de rues constituent un phénomène typiquement de gauche. Est-ce un mythe ou une réalité?

La gauche cultive effectivement un imaginaire de la rue assez riche dans lequel s'entremêlent Delacroix, *Les Misérables*, l'idéal révolutionnaire ou encore l'idée selon laquelle la rue serait une forme d'incarnation du peuple. À l'inverse, à la droite de l'échiquier politique, la rue est plutôt associée à une imagerie négative. Mais cela ne veut pas dire pour autant que les forces de droite ont attendu la Manif pour tous pour descendre dans la rue et qu'elles n'y ont jamais obtenu de succès.

C'est-à-dire?

Lorsque les radicaux arrivent au pouvoir en 1924, ils annoncent leur intention d'étendre à l'Alsace-Lorraine les lois laïques en matière scolaire. On assiste alors à une grande mobilisation des mouvements catholiques contre ce projet. Il y a d'énormes rassemblements à peu près partout en France, à l'exception de Paris. Les manifestants, qui sont très bien organisés, vont être les premiers à sonner l'espace public pour faire entendre leurs revendications et ils finiront d'ailleurs par obtenir gain de cause. En 1983, il y a également de grosses manifestations contre la Loi Savary, qui visait à remettre en cause le financement de l'école privée et, là encore, c'est la rue qui l'emporte. Dans un autre registre, la droite extraparlamentaire descend dans la rue en 1934 avec pour objectif de prendre la

DES SUISSSES À LA RUE

De la grève générale de 1918 à celle du climat en 2019, les Suisses ont, eux aussi, battu le pavé pour faire entendre leurs voix. Inventaire non exhaustif.



12 novembre 1918: Près de 95 000 soldats font face à plus de 250 000 ouvrières et ouvriers qui font grève dans toute la Suisse. Une partie de leurs revendications – la semaine de 48 heures, une assurance vieillesse, le droit de vote pour les femmes – seront acceptées dans les années ou les décennies suivantes.

Cet événement est aussi à l'origine de la Paix du travail.

9 novembre 1932: De jeunes recrues de l'armée font face à une manifestation de gauche contre l'extrême droite à Plainpalais et tirent sur la foule, tuant 13 personnes et en blessant 65. Il s'agit du dernier cas où l'on envoya l'armée à l'encontre de manifestants en Suisse.



24 juin 1978: Un rassemblement sans défilé est organisé dans le parc Platzspitz à Zurich à l'occasion de la première Gay Pride de Suisse. Une collecte de 5500 signatures demandant l'abandon total du fichage des personnes homosexuelles par la police est lancée et le Parlement interpellé. Cette revendication est accompagnée par la demande de ne plus publier ces registres dans la presse, et conduit à la destruction de ces fichiers.

14 juin 1991: Dix ans après l'inscription de l'égalité entre hommes et femmes dans la Constitution, près d'un demi-million de Suissesses font grève. Lancé par des ouvrières du secteur de l'horlogerie dans la vallée de Joux, le mouvement est suivi par la plupart des organisations suisses de femmes.

chambre des députés, ce qui se soldera par un échec. Et au moment de l'affaire Dreyfus, les premiers rassemblements dans l'espace public sont le fait des anti-dreyfusards. Mais la mémoire de la plupart de ces événements s'est perdue parce que, contrairement à ce qui se passe à gauche où il existe une continuité syndicale et ouvrière sur la longue durée, les organisations à l'origine de ces mouvements sont éphémères.

À l'heure de #MeToo et de Black Lives Matter, le fait de défilé dans la rue conserve-t-il sa pertinence?

En matière de lutte politique, la manif n'est sans doute plus un passage obligé. Au cours des dernières décennies, il y a de nombreuses organisations qui ont marqué des points dans des combats de longue durée sans y recourir. On peut penser à #MeToo, bien sûr, mais aussi au planning familial, par exemple. La manifestation est devenue un élément parmi d'autres dans la mobilisation des mouvements sociaux. Mais cela ne signifie pas qu'elle a perdu toute raison d'être.

L'attitude du pouvoir face aux manifestants a-t-elle évolué au fil du temps et plus particulièrement au cours des dernières décennies?

Le premier texte qui régule les usages politiques de la rue, sans en faire le moins du monde une liberté constitutionnelle, c'est un décret de loi de 1935 qui pose le principe de la déclaration préalable pour toute manifestation et contribue à la mise en place de processus de co-construction des manifestations. Mais ces derniers mois se sont affirmées des tentatives de glissement de la notion de déclaration vers une demande d'autorisation et les interdictions préfectorales se sont multipliées. De fait, la liberté de manifester se trouve donc menacée.

«LA MANIFESTATION EST DEVENUE UN ÉLÉMENT PARMI D'AUTRES DANS LA MOBILISATION DES MOUVEMENTS SOCIAUX.»

L'attitude des forces de l'ordre semble, elle aussi, s'être considérablement durcie avec le déploiement de brigades spéciales toujours plus lourdement armées...

Depuis la révolte des banlieues en 2005, on a effectivement assisté à une mutation des stratégies de maintien de l'ordre en France. Les stratégies qui prévalaient dans ce domaine depuis Mai 68 reposaient sur le principe de la mise à distance au moyen de gaz lacrymogène et de canons à eau. Ce n'est pas agréable, mais il n'y a pas d'affrontement direct. Or, depuis 2005, on est passé à une stratégie d'interpellation, ce qui suppose des interventions beaucoup plus dangereuses et donc un armement potentiellement plus létal. Si bien que la France, qui fut le premier pays, au lendemain de la Première Guerre mondiale, à se doter de forces spécialisées dans le maintien de l'ordre en vue d'éviter l'intervention de l'armée, est aujourd'hui devenue le mauvais élève de l'Europe occidentale où les mesures de médiation, notamment en Angleterre ou en Allemagne, ont pourtant largement démontré leur efficacité.

«Histoire de la rue. De l'Antiquité à nos jours», sous la dir. de Danielle Tartakowsky, Ed. Tallandier, 525 p.

Après la grève générale de 1918, il s'agit de la deuxième plus grande grève jamais organisée en Suisse.



1993: Afin de permettre aux habitants de se réapproprier leur quartier, le Centre des loisirs des Pâquis lance la première «rue est à vous», sur le modèle de la fête annuelle d'Amsterdam, le Jour de la Reine, célébrée chaque année

en avril. À cette occasion, les rues de la ville accueillent de nombreuses animations, des stands et un marché libre permettant à chacun-e de vendre des objets de toutes sortes dans la rue. Aujourd'hui étendu à neuf quartiers de la ville, l'événement attire chaque année des dizaines de milliers de personnes.

31 mai 2003: Les manifestations altermondialistes contre le sommet du G8 qui se tient à Évian rassemblent près de 80 000 personnes à Genève. Trois jours durant, de nombreux incidents éclatent entre les manifestants et les forces de l'ordre, des vitrines sont brisées et des commerces sont pillés. À la suite de ces événements, Genève modifie sa loi sur les manifestations: désormais, les organisateurs doivent déposer une demande préalable



à toute manifestation et leur responsabilité est engagée.

2004: La Suisse participe pour la première fois à la Fête des voisins. Né à Paris en 1999, en vue de créer des moments de convivialité entre voisins, cet événement est aujourd'hui célébré dans une cinquantaine de pays et

rassemble près de 30 millions de personnes.

18 janvier 2019: La première Grève du climat réunit 15 000 manifestants dans l'ensemble de la Suisse. À Genève, plus de 4 000 jeunes, dont beaucoup s'initient à l'action politique par ce biais, défilent de la place Neuve à la place des Nations.



TOPONYMIE

«LE NOM DE RUE TOUCHE À L'IDENTITÉ COLLECTIVE ET INDIVIDUELLE»

L'UNIGE DISPOSE DEPUIS 2021 D'UNE **CHAIRE UNESCO DE TOPONYMIE INCLUSIVE «DÉNOMMER LE MONDE»**. SON TITULAIRE, LE PROFESSEUR FRÉDÉRIC GIRAUT, EXPLIQUE LES ENJEUX DE CETTE UNITÉ DE RECHERCHE ORIGINALE.



Frédéric Giraut

Professeur au Département de géographie et environnement (Faculté des sciences de la société) et titulaire de la chaire Unesco en toponymie inclusive «Dénommer le monde»

Formation: Il obtient son Doctorat en géographie en 1994 et son habilitation à l'Université de Paris I en 2005. Il est également maître de conférences à l'Université de Grenoble depuis 1994.

Parcours: Avant de venir à l'Université de Genève, où il a été nommé professeur ordinaire en 2007, il a travaillé comme enseignant et chercheur à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, à l'Université Joseph Fourier, et à l'Institut de recherche pour le développement. Il occupe la chaire Unesco en toponymie inclusive depuis 2021.

C'est assez cocasse. La chaire Unesco de toponymie inclusive «Dénommer le monde» a pris ses quartiers en 2021 dans le bâtiment de l'Université de Genève, alors appelé Uni

Carl Vogt, sis au 66 boulevard Carl-Vogt. L'adresse de cette unité de recherche, chargée de se pencher sur la dénomination des lieux avec une attention particulière aux questions de genre, de visibilité des minorités et de rapports à la colonisation, comporte donc à ce moment deux fois le nom d'une personnalité qui a, dans certains de ses ouvrages, promu le racisme scientifique et le sexisme dans les termes les plus explicites. L'immeuble a entre-temps été débaptisé (en réponse à des protestations) et attend sa nouvelle dénomination. Ce qui représente au moins une demi-satisfaction pour le titulaire de la chaire, Frédéric Giraut, professeur à la Faculté des sciences de la société, lequel a animé une table ronde sur la question des noms de rues, «Adressage des rues et identités», lors du dernier Festival Histoire et Cité qui s'est tenu ce printemps à Genève, Lausanne et Neuchâtel. L'occasion d'analyser un processus à première vue banal, mais dont les implications sont plus profondes qu'il n'y paraît. Assez profondes en tout cas pour que l'Unesco (Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture) y associe son sigle.

«*En géographie culturelle et politique, les toponymes sont des indicateurs du rapport de la population avec les lieux qu'elle investit, résume le géographe. On étudie bien sûr le processus de dénomination de ces lieux mais pas seulement. La toponymie représente parfois aussi un instrument de revendication. Certaines exigences territoriales s'appuient en effet sur l'existence et l'usage d'un nom de lieu pour montrer qu'historiquement un endroit appartient à tel ou tel pays ou culture. Depuis quelques années, les noms des voies publiques alimentent également les débats sur le patriarcat, la décolonisation, la représentativité des langues régionales ou locales, la participation de certains groupes minoritaires à la vie collective, le droit à la ville des quartiers informels, etc. Autrement dit, les noms de lieux, et de rues en particulier, peuvent participer à l'inclusion des minorités dans la société. L'Unesco a reconnu que cette inclusivité, qui est au cœur de notre travail,*

est connectée à ses propres objectifs. Et comme nous travaillons en réseau avec des universités du Sud, nous avons eu l'auto-risation d'utiliser le label de l'Unesco dans la dénomination de la chaire.»

Sémiotisation du paysage Le fait de dénommer les rues n'est pas apparu partout en même temps ni de la même façon. Mais, en général, le processus répond à un certain nombre de besoins identiques. Le premier est historique et il consiste à indiquer simplement une direction vers d'autres lieux que ce soit à l'échelle d'un pays, d'une région ou d'une ville et de ses faubourgs. La rue de Carouge, la rue de Lausanne et la rue de Lyon en sont des exemples à Genève. Le deuxième est la création d'un système de coordonnées permettant de localiser les bâtiments et donc la population à des fins de taxation, de recensement, de contrôle de police, etc. Le troisième est la sémiotisation du paysage, c'est-à-dire le fait de donner du sens au paysage, que ce soit aux yeux de la population locale ou du pouvoir, en utilisant, par exemple, des noms de professions exercées dans ladite rue, d'enseignes, de personnalités, d'événements, etc. Le quatrième, enfin, est de remplir une fonction identitaire.

«*Nommer une rue n'est pas juste une modalité pratique, mais quelque chose qui touche à l'identité collective et individuelle, appuie Frédéric Giraut. Et ce n'est pas une notion immatérielle non plus. Une fois qu'il est donné, un nom de rue se démultiplie sur de nombreux supports, allant de l'adresse sur une simple carte postale à l'indication sur les plans en passant par les plaques de signalisation. C'est pourquoi il est essentiel de reconnaître aussi la dimension historique de la toponymie. Cela ne signifie pas qu'il ne faut plus toucher à un nom de rue une fois qu'il a été fixé, mais plutôt qu'il faut conserver la mémoire des changements qui pourraient éventuellement intervenir au cours du temps en raison de l'évolution des sensibilités. J'estime d'ailleurs que le choix de nouveaux noms devrait suivre des procédures plus participatives afin de s'appuyer sur des savoirs communautaires, de faire remonter des idées et de reconnaître l'attachement des habitants à certains lieux et appellations.»*



LES NOMS DE RUES ET LA GUERRE EN UKRAINE

Après l'agression russe sur le territoire de l'Ukraine en février 2022, le site *Ukraine Street** a été créé pour demander sous la forme de pétitions que les villes du monde entier rebaptissent les rues hébergeant des ambassades ou des consulats russes. Huit pays ont déjà joué le jeu et 25 voies ont changé de nom.

À Londres, par exemple, une section de 25 mètres de la Bayswater Road, là où se trouve l'ambassade de Russie, a été renommée «rue de Kyiv», après avoir été peinte aux couleurs de l'Ukraine (photo ci-contre).

Rien n'a pour l'instant été fait dans ce sens en Suisse mais deux pétitions, adressées aux autorités de Berne et de Genève, sont toujours pendantes.

* <https://uastreet.world/>

Estampe d'Eugène L'Huillier (1871-1931) représentant la rue des Belles-Filles qui, au Moyen Âge, faisait partie du quartier chaud de la ville de Genève avec le cul-de-sac du Vieux-Bordel et la rue Chausse-Con. Au fil du temps, le quartier évoluant, les nouveaux habitants ont eu honte de leur adresse et les rues ont changé de nom, devenant respectivement la rue Étienne-Dumont, la rue Maurice et la rue Chausse-Coq.

Référence: <https://shorturl.at/ckqxL>

PETITE HISTOIRE DES RUES GENEVOISES

Les précurseurs des noms de rues à Genève sont les enseignes ou les particularités ornant les bâtiments de la ville. Tel ou tel négoce, certaines sculptures, des inscriptions commémoratives ou encore le nom des propriétaires ornant les façades permettent alors de se repérer dans la ville et servent à localiser une foule d'autres immeubles «secondaires». Les rues de la Croix-d'Or, du Soleil-Levant ou encore la place des Trois-Perdrix tirent leur nom de ces anciennes enseignes. Le 17 septembre 1782, les registres mentionnent la première numérotation des immeubles de Genève. La mesure est en réalité imposée par Charles Léopold de Jaucourt, maréchal de camp qui commande les régiments français entrés en ville quelques semaines plus tôt afin de calmer les troubles secouant alors la République. Elle est immédiatement mise à exécution. La ville est divisée en quatre quartiers (la Maison-de-Ville, le Bourg-de-Four, les Rues-Basses et Saint-Gervais) recevant chacun une numérotation

spéciale. Chaque série débute à l'une des extrémités du quartier. Les numéros sont ensuite alignés les uns après les autres en épousant la topographie urbaine et en suivant les contours des rues, jusqu'à revenir au point de départ: le dernier numéro du quartier fait face au premier. En tout, 1002 numéros sont distribués, représentant autant d'immeubles distincts. Plus qu'un inventaire fiscal, ce dénombrement représente donc un véritable cadastre. Tout aussi immédiatement, les habitants s'opposent à ce numérotage en l'effaçant parfois malgré les ordonnances de police. La population finit toutefois par s'habituer à ce système de fichage. Comme l'explique Marco Cicchini, chercheur au Département d'histoire générale dans son ouvrage *La Police de la République: l'ordre public à Genève au XVIII^e siècle*, «le numérotage des maisons apparaît en Europe à partir du siècle des Lumières comme un outil administratif inédit. En rompant avec la connaissance intime du



E. L'Huillier



territoire urbain, avec les repères de voisinage et l'interconnaissance des habitants, le numérotage instaure de nouvelles catégories administratives de perception de l'espace dans les villes de l'Ancien Régime.»

Il faut attendre 1860 pour que la numérotation des maisons soit entièrement modifiée en même temps que certains noms de rues. C'est à cette occasion que la rue des Chanoines devient la rue Calvin et que la rue des Belles-Filles devient la rue Étienne-Dumont (*lire aussi la légende ci-dessus*).

<https://www.ge.ch/denommer-rue/histoire-noms-rues>

C'est ce qu'illustre une expérience menée dans ce domaine dans le village valaisan d'Évolène. Des amateurs de toponymie ont identifié en 2015 pas moins de 2500 noms de lieux en patois sur le territoire de la commune afin de valoriser et de préserver ce patrimoine culturel. Les résultats de ce travail ont notamment pu être utilisés dans le cadre de la politique d'adressage.

«ON PASSE D'UNE IDENTIFICATION À UN LIEU-DIT À UNE IDENTIFICATION À UNE VOIE. CE SONT DEUX RAPPORTS À L'ESPACE DIFFÉRENTS.»

Du lieu à la voie Toutes les politiques d'adressage, justement, ne prennent pas ce genre de précautions. En France, par exemple, les communes de moins de 2000 habitants sont obligées depuis février 2022 de nommer l'ensemble de leurs voies pour y numéroter tous les bâtiments. La mesure est jugée nécessaire pour des raisons prosaïques de sécurité (les secours doivent pouvoir se rendre sur place sans risquer de

se tromper) et technologiques (les nouveaux services de télécommunication, dont la fibre optique, doivent disposer d'une adresse pour chaque raccordement). Mais pour Frédéric Giraut, cette évolution à marche forcée entraîne une transformation profonde de la manière de vivre sa localisation.

«Une des conséquences de cette loi, c'est que dans les campagnes, on passe souvent d'une identification à un lieu-dit à une identification à une voie, explique-t-il. Ce sont deux rapports à l'espace différents. Dans un cas, on appartient à une localité, dans l'autre, on se situe sur un cheminement. La mesure est présentée comme purement technique avec réemploi quasi systématique des noms de lieux-dits. Mais en réalité, là où les lieux-dits sont bien plus nombreux que les voies (en habitat rural dispersé notamment), une sélection s'opère. Tous ne sont

pas repris dans le système d'adressage par voies. Ailleurs, on doit au contraire trouver de nouveaux noms parmi les micro-toponymes ou en inventer. Cela change le paysage et le rapport aux lieux et certains habitants se sentent dépossédés des références qui ont été abandonnées.»

La situation est très différente dans les villes du Sud. En Afrique, en Amérique du Sud et en Asie, notamment, de nombreux quartiers informels se développent hors planification tout en étant, pour la plupart d'entre eux, investis par les habitants avec l'idée d'être à terme régularisés. Très vite, donc, en plus d'une voirie et des transports en commun, un système de repérage informel se met en place. Là aussi, les noms vernaculaires utilisés pour la toponymie des rues renvoient souvent à des lieux-dits ou à des lieux remarquables, qui peuvent être privés, tels que des enseignes, ou encore à des personnages localement importants (*lire l'encadré ci-dessous*).

Adressage massif Parfois, les circonstances font qu'il faut trouver rapidement un grand nombre de nouveaux noms de rue. Quels que soient le lieu et l'époque, cela représente un défi de taille. Dans ce type de situation, les autorités doivent faire appel à des stratégies efficaces dans la production de toponymes. L'une d'elles consiste à contourner le problème et à numéroter des voies. Cette pratique était courante dans les colonies de peuplement, notamment aux États-Unis. Elle était aussi utilisée en Afrique du Sud, à l'époque de l'Apartheid, où elle s'inscrivait en même temps dans un système ségrégationniste et hiérarchisé. En effet, dans les quartiers blancs, les voies recevaient des noms à part entière, souvent liés à l'histoire coloniale du pays, tandis que celles des townships portaient le plus souvent des numéros.

Une autre stratégie possible pour l'adressage en masse consiste à produire des séries de noms génériques. Dans ce cas, on puise dans les registres de la faune et de la flore, des

PRÉEMPTION TOPONYMIQUE AU SÉNÉGAL

Quelque part au Sénégal, au milieu de grands terrains en cours de lotissement et de champs vides, un kiosque fait office d'arrêt pour tout ce que compte la région comme moyens de transports collectifs (bus, taxis, motos...). Sur le mur est peinte à la main une inscription: «Arrêt Serigne Saliou Touré», du nom du représentant local de la communauté mouride – l'une des principales confréries

musulmanes du pays. Ce vieux chef religieux a défrayé la chronique en 2018 lorsque sa congrégation a voulu le démettre de ses fonctions. Ses disciples ont réussi à éviter celle-ci au prix d'une confrontation et de quelques blessés. Ce sont eux qui ont peint son nom sur le kiosque, comme pour pérenniser leur victoire. «Cela constitue un cas d'école de préemption toponymique», écrit

sur le blog* de la chaire Unesco de toponymie inclusive le géographe Michel Ben Arrous. «Les disciples de Serigne Saliou Touré ont pris une sérieuse option sur la nomination d'un lieu passant et fréquenté.» En effet, aujourd'hui, tout le monde utilise ce nom, qu'il soit ou non au courant de l'histoire du personnage et qu'il soit en accord ou en désaccord avec son idéologie.

Les conditions sont même remplies pour une prochaine officialisation. À l'avenir, le nom de Serigne Saliou Touré pourrait donc désigner davantage qu'un arrêt de bus ou une voie de communication. Pourquoi pas le bourg ou le hameau qui ne manquera pas d'éclorre à cet endroit?

* <https://neotopo.hypotheses.org/6059>

musiciens, des scientifiques, des auteurs, etc. Une approche très commune dans l'histoire de la toponymie et qui recoupe parfois d'autres besoins sociopolitiques du moment.

Édifier la population «*À partir du XVIII^e siècle, en Europe, on commence à envisager l'utilisation du système de dénomination des voies dans le but d'édifier la population, explique Frédéric Giraut. Des auteurs essayent alors de montrer que l'on peut se servir de ce livre ouvert qu'est le paysage urbain pour faire passer des connaissances. De l'édification, on passe facilement à la glorification, à la célébration et à la commémoration. Les références qui sont ainsi valorisées sont choisies en lien avec le pouvoir et un système social en place, en l'occurrence colonial et patriarcal, qui a tendance à promouvoir les hommes et à invisibiliser les personnalités féminines.*»

Les éléments de preuves de ce sexisme toponymique délibéré – c'est-à-dire ne résultant pas naturellement de la réalité sociale d'une époque dans laquelle les femmes seraient moins actives que les hommes – se voient littéralement dans la rue. En France, par exemple, le physicien Pierre Curie n'a pas démerité puisqu'il a remporté un prix Nobel. Mais sa femme, Marie, pourrait se prévaloir d'un prestige encore plus grand puisqu'elle en a reçu deux. Pourtant, on croise très souvent la rue Curie ou Pierre-Curie, rarement la rue Pierre-et-Marie-Curie (dans cet ordre) et encore moins la rue Marie-Curie.

UN MOOC SUR LES TOPONYMES

Coordonné par Frédéric Giraut, professeur au Département de géographie et environnement, un nouveau cours ouvert en ligne (Mooc) «Dénommer le monde, la politique des toponymes» est disponible depuis la rentrée 2023. Lié au manuel *La Politique des noms de lieux*, le cours propose en six modules d'explorer la dénomination des lieux à travers divers

contextes et échelles et d'analyser les motivations politiques et les impacts sociaux. Il aborde des thèmes identitaires, environnementaux, de justice culturelle et sociale, d'urbanisme ainsi que de genre et de patri-matrimoine en croisant des disciplines telles que la linguistique, la géographie, l'histoire, et plus encore.

Cette formation vise au développement d'une compréhension des enjeux liés à la dénomination et à la renomination des lieux

à travers des entretiens avec des experts en toponymie, des lectures approfondies et des exercices pratiques. Elle permet enfin de se familiariser avec l'analyse des situations de dénomination, l'intégration d'éléments tels que le genre ou les savoirs autochtones dans la toponymie.

<https://www.coursera.org/learn/denommer-le-monde>

<https://www.istegroup.com/fr/produit/politiques-des-noms-de-lieux/>

On peut faire le même exercice à Genève où a longtemps existé la rue William-Favre du nom de la famille qui a cédé à la Ville le parc de la Grange. William a certes atteint le poste d'adjoint au maire de la commune des Eaux-Vives. Mais sa sœur Alice, tout aussi propriétaire que lui du magnifique terrain en pente douce qui borde les rives du Léman, était, elle, présidente de la Croix-Rouge genevoise, ce qui n'est pas rien non plus. Pourtant, son nom n'apparaît pas sur la plaque de rue originelle. Dans le souci de corriger le tir sans bouleverser totalement l'adressage, la rue a été rebaptisée en 2020 Alice-et-William-Favre.

Renommer les rues Au-delà du sexisme, de nombreux choix toponymiques opérés au cours des derniers siècles se retrouvent aujourd'hui dans le viseur de mouvements citoyens qui luttent contre les signes de commémoration du colonialisme sur la voie publique. Parallèlement au déboulonnage des statues, on assiste donc à de nombreux changements de noms de rues qui dérangent.

«*Sur le continent africain, plusieurs interventions ont éliminé et remplacé des dénominations renvoyant à l'histoire de la colonisation ou faisant référence à la puissance coloniale, précise Frédéric Giraut. Mais ce n'est pas un phénomène systématique. Cela dit, la question se pose maintenant aussi dans les villes des puissances coloniales elles-mêmes. Faut-il continuer à panthéoniser cette période sombre par des noms de rues?*»

La Ville de Nantes, pour ne prendre que cet exemple, a renommé un certain nombre de rues et de places, dont le nom avait un lien direct avec l'esclavagisme, tout en faisant un travail muséal remarquable. Des tours guidés sont organisés, notamment à Bordeaux, mais aussi à Genève, pour raconter le passé colonial – ou en lien avec la colonisation – de la ville en suivant un parcours à travers les rues portant des noms de personnalités impliquées dans ce chapitre peu glorieux de l'histoire. Des plaques explicatives sont également apposées pour expliquer, plutôt qu'effacer, les facettes peu reluisantes de ce passé pas si lointain.

Car les personnalités ou les situations visées par ces actions sont souvent plus complexes qu'on pourrait le penser a priori. Carl Vogt, par exemple, n'est pas seulement un savant raciste et sexiste. Il est aussi un réformateur à qui l'on doit en grande partie la modernisation de l'Université de Genève. Et quand la Ville de Liverpool s'est rendu compte que Penny Lane pouvait faire référence à James Penny (un propriétaire de navires négriers, fervent défenseur de l'esclavage au XVIII^e siècle), elle n'a pas pu se résoudre à changer le nom d'une rue chantée par les Beatles et qui attire chaque année des milliers de touristes.



Rue Ürümqi, la révolte des plaques

Le 22 novembre 2022, durant le confinement total imposé par les autorités chinoises en pleine pandémie de covid, un immeuble d'Ürümqi, capitale de la région autonome ouïghoure du Xinjiang, prend feu, tuant dix habitants. Ce drame devient le point de cristallisation d'une protestation contre le confinement et la répression à l'encontre du peuple ouïghour. À Shanghai, des rassemblements s'organisent spontanément dans la rue Ürümqi (Wulumuqi Road en piyin). Le nom de la rue et sa signalétique deviennent pour quelques heures les symboles de l'arbitraire et de la répression du pouvoir. En réponse, les autorités retirent les plaques de rues

pour tenter de prévenir d'autres rassemblements. Les protestants choisissent alors de tenir de simples feuilles blanches afin d'exprimer leur volonté de démocratie et de liberté d'expression pour la presse. Ailleurs dans le pays et à l'étranger, des plaques de la rue d'Ürümqi sont reproduites et brandies sur des lieux emblématiques (à droite, sur la rue de Shanghai à Hong Kong) en soutien aux victimes d'Ürümqi et du Xinjiang.

<https://neotopo.hypotheses.org/5704>

L'ÉCLOSION DES PLAQUES FUCHSIA

«À Genève, on est allé assez loin dans le volontarisme en matière de changement des noms de rues, note Frédéric Giraut, professeur à la Faculté des sciences de la société. L'action la plus visible est sans doute celle des plaques fuchsia, apposées à côté des plaques réglementaires bleues, et proposant une appellation alternative féminine pour la rue. L'idée est que la ville adopte ces nouveaux noms à chaque fois que c'est possible. En décembre dernier, pour la troisième fois en trois ans, une dizaine de rues ont ainsi été féminisées.»

Le mouvement en question a été lancé par l'association féministe l'Escouade et part du constat que



seules 7% des personnes ayant donné leur nom à une rue de Genève sont des femmes. Pourtant, les deux principaux critères qui dictent ces choix toponymiques sont indépendants du sexe puisqu'il doit s'agir de personnalités ayant marqué de manière pérenne l'histoire

de Genève et décédées depuis plus de dix ans. C'est donc pour lutter contre l'hyper-masculinisation de la toponymie de la cité de Calvin qu'est né le projet 100Elles*, soutenu par le Service Agenda 21 de la Ville de Genève. Une dizaine d'historiennes de l'Université de Genève ont ensuite identifié une centaine de Genevoises remarquables et éligibles à la dénomination des lieux. Les fiches biographiques ont été rassemblées dans un grand livre. Dès 2019, des plaques fuchsia portant les noms des femmes sélectionnées ont été apposées dans les rues, en complément des plaques bleues, sans toutefois les remplacer. Depuis, en trois vagues

successives, une petite trentaine de rues ont été rebaptisées en puisant dans ce réservoir. Toutes les propositions ne sont cependant pas acceptées. Ainsi, pour la troisième fois de suite, le nom de Grisélidis Réal, écrivaine et prostituée célèbre pour son engagement en faveur des droits des travailleuses du sexe, n'a pas été retenu pour rebaptiser une rue parce qu'il n'a pas recueilli une large acceptation de la part des riverains, c'est-à-dire successivement ceux des rues Jean-Violette, de la rue de Zurich et de la place des Alpes. Une quatrième tentative est néanmoins prévue pour l'année prochaine.

<https://lescouade.ch/100elles/>

ÉGALITÉ

LA VILLE À L'ÉPREUVE DU GENRE

SE PROMENER EN VILLE, DÉAMBULER DANS UN PARC OU SORTIR UNE FOIS LA NUIT TOMBÉE RECOUVRENT DES RÉALITÉS TRÈS DIFFÉRENTES SELON QU'ON EST UN HOMME OU UNE FEMME. PROFESSEURE EN ÉTUDES GENRE, MARYLÈNE LIEBER DÉCRYPTE **LES TENSIONS QUI TRAVERSENT L'ESPACE PUBLIC.**



Marylène Lieber

Professeure ordinaire à la Faculté des sciences de la société

Formation: Après une Maîtrise ès sciences sociales de l'Université de Lausanne et un DEA en sociologie à l'Université de Paris VII, elle obtient un doctorat en sociologie à l'Université de Versailles-Saint-Quentin en 2005.

Parcours: Maître-assistante, puis chercheuse postdoc FNS à l'Université de Neuchâtel (2005-2010), elle rejoint l'UNIGE en 2012 en tant que professeure associée au sein de l'Institut des études genre, qu'elle dirige aujourd'hui. Depuis 2022, elle est vice-doyenne de la Faculté des sciences de la société.

La rue est-elle un terrain égalitaire? C'est la question que posait le Festival Histoire et Cité dans le cadre d'une table ronde organisée le 21 avril dernier à Lausanne. À l'évidence, la réponse est non.

Pour une femme, se mouvoir librement hors de son domicile en ayant le sentiment d'y avoir une place légitime reste en effet un exercice qui ne va pas de soi. «*On peut avoir l'illusion que l'espace public est un bien commun qui appartient à tout le monde, mais c'est un lieu de concurrence et de tension largement façonné par des pratiques et des modalités d'occupation masculines. Et pour les femmes, il est bien souvent synonyme de peur*», résume Marylène Lieber. Professeure en études genre à la Faculté des sciences de la société, la chercheuse, qui était invitée à partager son expertise lors du débat organisé au Palais Rumine, sait de quoi elle parle pour avoir notamment dirigé la rédaction d'un rapport sur les pratiques des femmes dans les espaces publics dans le cadre de la campagne «Objectif: zéro sexisme dans ma ville» (lire en page 32).

Ce constat pourrait sembler paradoxal dans la mesure où, d'un point de vue strictement statistique, les actes de violence commis dans la rue concernent en premier lieu des hommes qui se confrontent à d'autres hommes et que les formes de violence les plus graves auxquelles les femmes sont exposées sont le fait de personnes qu'elles connaissent et surviennent prioritairement dans la sphère privée.

«*Ce qui ressort très fortement des nombreux entretiens que nous avons réalisés dans le cadre de l'enquête menée en 2020 pour le compte de la Ville de Genève, précise la chercheuse, c'est que les femmes sont constamment confrontées à des expériences négatives – regards insistants, interactions non souhaitées, commentaires déplacés, attouchements, insultes... – qui viennent leur rappeler qu'elles ne sont pas tout à fait à leur place*

lorsqu'elles évoluent dans des lieux publics. Et que la répétition de ces actes qui pourraient sembler anodins s'avère extrêmement fatigante et perturbante pour une grande majorité d'entre elles. Ce qui engendre une forme de malaise et un sentiment d'insécurité très largement partagés.»

La différence entre la ville des hommes et celle des femmes s'inscrit d'abord dans la géographie. La mobilité du travailleur masculin est en effet généralement caractérisée par une navette entre son domicile et son occupation professionnelle, ce à quoi s'ajoutent les trajets nécessaires aux loisirs et aux sorties. Outre ceux qui sont liés à leur travail, les déplacements privilégiés par les femmes sont, quant à eux, souvent en rapport avec la sphère familiale ou la

consommation domestique. Ils se concentrent ainsi sur les commerces du quartier, l'école, le lieu de garde des enfants, les places de jeux ou les parcs, tandis que certaines zones ou quartiers sont quasiment pros- crits, en particulier de nuit, parce que jugés trop dangereux.

Si les lieux visités varient en fonction du genre, la façon de s'y mouvoir n'est pas la même non plus. Alors que les hommes ont tout loisir de traîner sur un banc public ou au pied de leur immeuble pour les plus jeunes, l'immobilité est une posture périlleuse dès lors qu'on est une femme.

«*Le fait d'être statique, précise Marylène Lieber, quand il n'est pas abusivement associé à la prostitution, semble être interprété comme une posture d'ouverture et de réceptivité aux avances masculines favorisant des formes d'intrusion et de transgressions des normes usuelles d'interaction, à commencer par celles qui veulent qu'on ignore poliment les inconnu-es dans l'espace public. Afin d'éviter d'être perçues comme des cibles, les femmes sont donc presque systématiquement en mouvement lorsqu'elles évoluent dans l'espace public.*»

**«LES FEMMES SONT
CONSTAMMENT
CONFRONTÉES À
DES EXPÉRIENCES
NÉGATIVES QUI
LEUR RAPPELLENT
QU'ELLES NE SONT
PAS TOUT À FAIT
À LEUR PLACE DANS
LES LIEUX PUBLICS.»**



Au-delà de ces quelques généralités, les violences de genre sont loin de recouvrir les mêmes expériences pour l'ensemble des femmes et peuvent varier notablement en fonction de la position sociale et des ressources des femmes qui y sont exposées.

Les rues de la ville apparaissent ainsi nettement moins hostiles quand on dispose de moyens financiers, d'un réseau de relations et d'un solide bagage socioculturel. L'âge constitue également une variable déterminante.

De manière globale, les plus jeunes (15-30 ans) sont aussi les plus exposées. C'est sur elles que se concentre le regard des hommes et ce sont aussi elles qui, sur le plan statistique, font l'objet du plus grand nombre d'expériences négatives allant de l'interaction non désirée à l'agression à caractère sexuel.

À l'inverse, les aînées sont essentiellement préoccupées par le risque de vol ainsi que les obstacles pratiques qui jalonnent le milieu urbain : trottoirs trop hauts, manque de temps pour traverser la route, risque de chute dans les transports publics...

De leur côté, les femmes qui portent le foulard témoignent d'expériences discriminatoires quotidiennes se traduisant par des formes de violence symbolique non verbale (regard réprobateur, expression de mépris) à la violence physique (bousculade, agression, arrachement du voile), en passant par des attaques verbales (insultes, critiques, menaces). Des actes à caractère raciste qui peuvent être le fait d'hommes aussi bien que d'autres femmes.

Une double sanction à laquelle n'échappent pas non plus les personnes ouvertement LGBTQ, qui font l'objet d'insultes et/ou d'agressions physiques plus violentes encore que celles que subissent les femmes perçues comme hétérosexuelles.

«Le fait de voir des femmes affirmer leur homosexualité semble légitimer chez de nombreux individus des deux sexes une très forte agressivité, tout en autorisant le passage à l'acte, analyse Marylène Lieber. Comme si cette forme de transgression des normes établies appelait un nécessaire rappel à l'ordre.»

Quant aux travailleuses domestiques sans statut légal, leurs craintes se focalisent sur la présence policière, synonyme

Ceuvre de l'artiste T.Wat à Londres, montrant Max Clifford, un ancien journaliste condamné pour agressions sexuelles sur jeunes filles mineures.

d'un potentiel renvoi, alors même que celle-ci est plutôt ressentie comme un facteur sécurisant par les autres catégories de femmes.

Face à ce faisceau de contraintes, les femmes ne sont pas dénuées de ressources. Même s'il reste souvent compliqué d'opposer une réaction directe à leurs agresseurs, par crainte de violences physiques ou parce qu'elles sont tétanisées par la situation, de multiples stratégies d'évitement peuvent être mises en œuvre.

Les plus évidentes consistent à éviter certains lieux, voire à renoncer à certaines sorties, en particulier quand elles ne trouvent personne pour les accompagner. La façon de se coiffer, de se vêtir, de même que la démarche, la posture ou l'attitude – et notamment le fait de ne pas sourire ou de détourner le regard – constituent également des éléments qui peuvent être travaillés en fonction du lieu et du moment, afin non seulement de contribuer au sentiment de sécurité mais aussi de transmettre un signal de «fermeture» et d'«indisponibilité» à toute personne extérieure, à commencer par la gent masculine.

D'autres – souvent parmi les plus jeunes – se munissent d'écouteurs pour couper court à toute tentative d'intrusion dans leur espace privé en feignant d'avoir une activité. Car, dans les faits, elles s'autorisent rarement à écouter de la musique pour rester vigilantes et pouvoir réagir en cas de danger. Elles simulent également parfois un appel téléphonique pour indiquer qu'elles ne sont pas disponibles.

Le vélo apparaît aussi comme une stratégie de protection à laquelle de nombreuses femmes ont recours. Non seulement parce que c'est un moyen de se déplacer rapidement en ville sans risquer d'être importunée, mais aussi parce qu'il peut être utilisé comme arme défensive en cas de besoin.

De nombreux témoignages attestent par ailleurs que les cours de self-défense – souvent promus par les mouvements féministes – permettent de mieux faire face à

«LE CURSEUR DE LA RESPONSABILITÉ DES VIOLENCES QUI LEUR SONT FAITES EST AINSI DÉPLACÉ SUR LES FEMMES ELLES-MÊMES.»

quelqu'un de potentiellement menaçant, de placer sa voix et son corps de manière à en imposer davantage et d'augmenter sa confiance en soi.

Ces différentes formes de résistance qui permettent aux femmes d'accéder «malgré tout» à l'espace public ne sont pas sans conséquences. Le fait d'être constamment en état de vigilance, de devoir anticiper chaque déplacement prévu dans la journée ou la soirée, laisse en effet peu de place à la spontanéité et à l'imprévu. Autrement dit au sentiment de liberté. Et cet état d'alerte permanent fait peser une charge mentale importante sur les femmes.

«Le rapport à l'espace public se construit très tôt chez les petites filles, complète Marylène Lieber. Et il se transmet ensuite de génération en génération. Or, ce processus place les femmes dans une position de victimes potentielles, qui se double d'un sentiment d'insécurité et d'illégitimité dans l'espace public. Le curseur de la responsabilité des violences qui leur sont faites est ainsi déplacé sur les femmes elles-mêmes. Et en cas de mésaventure, c'est en effet sur elles que retombe la responsabilité, au motif qu'elles n'ont pas respecté les règles qui leur avaient été inculquées.»

GENÈVE TOURNE LE DOS AU SEXISME

Développer un espace public égalitaire et inclusif, en questionnant les perspectives qui alimentent une vision masculine de la vie urbaine, des aménagements et de l'urbanisme: telle est la vocation de la campagne «Objectif: zéro sexisme dans ma

ville», lancée à Genève en 2019. Elle repose sur un plan d'action défini après une large consultation auprès des services municipaux et cantonaux, des milieux académiques ainsi que des associations actives dans la promotion de l'égalité et la prévention des

violences sexistes et sexuelles. Celui-ci comporte cinq axes prioritaires: la prévention et la sensibilisation; la formation; l'aménagement, l'appropriation et les usages de l'espace public; la récolte de données; le travail en réseau et la coordination.

Le dispositif a fait l'objet d'une évaluation en 2021 et a été reconduit pour la période 2022-2025.

<https://www.geneve.ch/actualites/dossiers-information/objectif-zero-sexisme-ville/sensibilisation/campagne-objectif-zero-sexisme-ville>

LITTÉRATURE

DANS L'ENCRE DE LA RUE

DE BALZAC À MODIANO, EN PASSANT PAR LES SURRÉALISTES, DE NOMBREUX ÉCRIVAINS ONT TREMPÉ LEUR PLUME DANS L'ENCRE DE LA RUE. DANS LE CADRE DU FESTIVAL HISTOIRE ET CITÉ, NATHALIE PIÉGAY S'EST PENCHÉE SUR LE POTENTIEL ROMANESQUE ET POÉTIQUE DE CET OBJET QUI OSCILLE ENTRE LE PUBLIC ET LE PRIVÉ, LE COMMUN ET LE PARTICULIER, LE POLITIQUE ET L'INTIME.

«AU XIX^E SIÈCLE, LES ÉMEUTES ONT LIEU SUR LES PAVÉS ET DANS DES QUARTIERS STRATÉGIQUES. ET LES ÉCRIVAINS SONT AUX PREMIÈRES LOGES DE CE THÉÂTRE.»

La rue occupe une place un peu à part dans la littérature. Contrairement à la ville, au quartier ou à l'immeuble, qui ont fait l'objet d'abondantes descriptions quand ils ne sont pas le cœur même de l'œuvre – *Pot-Bouille* de Zola, *La Vie mode d'emploi* de Perec, *209 rue de Saint-Maur* de Ruth Zylberman... –, elle a souvent été réduite à un élément du décor urbain ou à de simples adresses permettant tantôt de localiser les personnages d'un roman, tantôt d'en situer l'intrigue. Mais la rue n'est pas que ça. Trait d'union autant que frontière entre le public et le privé, le politique et le commun, le dehors et le dedans, elle a été un puissant marqueur social pour les auteurs du mouvement naturaliste ou romantique, un vecteur privilégié de poésie chez les surréalistes, avant de devenir une forme d'allégorie de la mémoire et de l'oubli dans certains récits contemporains. De Balzac à Modiano, c'est cette petite histoire de la rue que s'est proposée de conter Nathalie Piégay, professeure de littérature contemporaine à la Faculté des lettres, lors de la dernière édition du Festival Histoire et Cité. Suivez le guide.

«La rue, c'est facile à nommer, mais c'est difficile à décrire, avance la spécialiste. Elle est partout dans la littérature et pourtant peu considérée en tant que telle, du moins jusqu'au début du XIX^e siècle.»

Son apparition sous la plume des romanciers est d'ailleurs à mettre en regard avec un changement de statut. Si la rue médiévale renvoie aux bas-fonds de la cité, à la pauteur, à la débauche et à l'insécurité, celle de l'entrée dans la modernité industrielle et politique est en effet parée des atours du tout-à-l'égout, de l'éclairage public et de la démocratie.

«Jusqu'à la Révolution française en 1789, les révoltes naissaient dans les campagnes, c'étaient les fameuses jacqueries,

précise la chercheuse. Au XIX^e siècle, les émeutes ont lieu sur les pavés et dans des quartiers stratégiques. Et les écrivains sont aux premières loges de ce théâtre.»

De quelques mentions allusives – comme dans *La Vie de Marianne* de Marivaux –, la rue devient un élément moteur de la narration dans le roman réaliste. Celui qui est sans doute son plus illustre représentant, Honoré de Balzac, en donne un bon exemple dans sa *Comédie humaine*, avec le personnage de Félicité des Touches. Petite provinciale montée à Paris pour connaître une meilleure fortune, elle change de quartier au rythme de son ascension sociale. Sa réussite la conduit ainsi dans l'un des plus beaux hôtels de la rue du Mont-Blanc – aujourd'hui rue de la Chaussée-d'Antin – puis dans la très chic rue de Grenelle.

Cette association entre rue et statut social se retrouve dans l'incipit de *Ferragus*, le premier roman de l'*Histoire des Treize*, où elle se double d'une forme de personnification ouvrant la porte au romanesque. *«Il est dans Paris certaines rues déshonorées autant que peut l'être un homme coupable d'infamie, écrit Balzac. Puis il existe des rues nobles, puis des rues simplement honnêtes, puis de jeunes rues sur la moralité desquelles le public ne s'est pas encore formé d'opinion; puis des rues assassines; des rues plus vieilles que de vieilles douairières ne sont vieilles, des rues estimables, des rues toujours propres, des rues toujours sales, des rues ouvrières, travailleuses, mercantiles. Enfin, les rues de Paris ont des qualités humaines et nous imprimant par leur physionomie certaines idées contre lesquelles nous sommes sans défense. Il y a des rues de mauvaise compagnie où vous ne voudriez pas demeurer, et des rues où vous placeriez volontiers votre séjour.»*

La rue a également une place de choix dans l'œuvre de Victor Hugo. C'est bien sûr le lieu des barricades et donc de la lutte du peuple contre le pouvoir dans *Les Misérables*, mais pas uniquement. Le fer de lance du romantisme choisit en effet d'intituler le quatrième livre de son roman-fluve «L'Idylle de la rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis», tandis que son Gavroche, archétype de l'enfant des rues, trouve le pavé moins dur que le cœur de sa mère...

«Pour Hugo, la rue, c'est aussi le pouvoir des noms, précise Nathalie Piégay. Dans le chapitre II de ce même livre,



il développe une longue rêverie sur la mesure Gorbeau, dans le vieux quartier du marché aux chevaux où vivent les Thénardier ainsi que leurs deux filles, sous le nom de Jondrette. À ma connaissance, c'est le premier texte long qui considère non pas la rue comme lieu où l'on passe, mais comme lieu d'histoire et de mémoire qui vaut à lui seul tout un chapitre romanesque.» À quelques décennies de là, Zola situe avec une grande précision ses personnages dans des rues, elles aussi soigneusement choisies pour rendre compte de leur position sociale. C'est la rue de la Goutte-d'Or de *L'Assommoir*, qui relate la déchéance fatale d'une famille ouvrière des faubourgs de Paris. C'est également la rue Pirouette, où se situe la charcuterie Gradelle du *Ventre de Paris*.

«Chez Zola, résume Nathalie Piégay, il y a le Paris ancien, qui est celui du peuple et le Paris moderne, celui des grands boulevards et de la spéculation, qui éventre et dénature la capitale, bouleversant non seulement la morphologie de la ville, mais aussi la façon dont on y vit.»

Beaucoup plus près de nous, Annie Ernaux, Prix Nobel de littérature 2022, recourt elle aussi à la rue pour dire les rapports de pouvoir et de domination lorsque dans *La Honte*, elle écrit: *«Décrire pour la première fois, sans autre règle que la précision, des rues que je n'ai jamais pensées mais seulement parcourues durant mon enfance, c'est rendre lisible la hiérarchie sociale qu'elles contenaient. Sensation, presque, de sacrilège: remplacer la topographie douce des souvenirs, toute en impressions, couleurs, images... par une autre aux lignes dures qui la*

désenchante, mais dont l'évidente vérité n'est pas discutable par la mémoire elle-même.»

Figure métaphorique de la domination et de la ségrégation sociale, la rue est aussi un puissant moteur poétique. Chez Baudelaire, elle évoque ainsi tantôt des rencontres avortées, tantôt l'errance mélancolique d'un auteur *«trébuchant sur les mots comme sur les pavés»*.

Revendiquant un renouveau aussi esthétique que moral, les surréalistes, quant à eux, voient dans la rue un espace de rencontre et de surprise, où les enseignes lumineuses et les réclames, témoins d'une modernité triomphante, stimulent l'imagination tout en invitant à la rêverie. Chef de file du mouvement, André Breton va jusqu'à dire qu'il s'agit là du *«seul champ d'expérience valable»*, tandis que Robert Desnos signe la *Complainte de la rue Saint Martin* ou les *Gorges froides*, poème dans lequel c'est le nom même de certaines rues (rue de la Tombe-Issoire, rue de la Folie-Méricourt) qui devient source d'inspiration.

Dans sa quête du *«merveilleux quotidien»*, Louis Aragon fait, de son côté, dans *Le Paysan de Paris*, la part belle aux passages, aux escaliers mécaniques et aux couloirs labyrinthiques des stations de métro, dans lesquels on peut voir autant d'avatars d'une rue à ciel ouvert.

À partir des années 1960, Raymond Queneau et Jacques Roubaud, tous deux membres du groupe de recherche littéraire Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle), puiseront eux aussi leur inspiration à la source de la rue. Le premier,

«Les Halles», par Léon-Augustin Lhermitte (1895), huile sur toile, 396 cm x 630 cm. Cette œuvre monumentale, destinée à l'Hôtel de Ville de Paris, est le pendant pictural du «Ventre de Paris», le roman d'Émile Zola publié vingt-deux ans plus tôt.

notamment, dans un ouvrage intitulé *Courir les rues, battre la campagne*. Le second, en faisant de l'arpentage pédestre de la ville, du nom des rues ou des trajets d'autobus, l'essence même de son terrain poétique.

La rue, cette fois en tant que lieu de commémoration, d'histoire et de mémoire, est par ailleurs au centre d'un gigantesque projet lancé en 1969 par Georges Perec. L'auteur de *La Disparition*, le fameux roman dans lequel la lettre «e» n'apparaît pas une seule fois, ambitionne alors de composer un immense récit qui doit le conduire pendant douze ans à décrire 12 lieux parisiens au rythme de deux lieux par mois afin d'aboutir à un total de 288 textes. Restée inachevée, cette œuvre colossale qui devait s'intituler *Les Lieux* a été publiée à titre posthume en 2022. Elle fait écho à un autre recueil de textes également publié de manière posthume, *L'Infra-ordinaire*, dans lequel Perec interroge le banal, l'habituel, le quotidien et où il écrit: «*Toutes les rues de ce quartier ont une histoire, ne sont qu'histoire: c'est au coin de la rue Saint-Martin et de la rue Aubry-le-Boucher que se dressait la barricade des derniers émeutiers de juin 1832 et c'est là que Victor Hugo fit mourir Gavroche; [...] rue des Lombards naquit Boccace; devant le n° 11 de la rue de la Ferronnerie, juste de l'autre côté de la rue Saint-Denis, Henri IV fut assassiné le vendredi 14 mai 1610, vers quatre heures de l'après-midi, alors qu'il allait rendre visite à Sully à l'Arsenal; et c'est rue Beaubourg même, dans une partie qui s'appelait alors rue Transnonnain, que le 13 avril 1834 les hommes de Bugeaud massacrèrent tous les habitants d'un immeuble où étaient supposés se cacher des insurgés.*»

Témoignage muet du temps qui passe et de la pérennité des choses, la rue rime également parfois avec son contraire: l'oubli et la disparition. Chez Perec, on évoquera la rue Vilin où il a passé son enfance. «*C'est le dernier lieu où sa mère a vécu, et duquel elle a disparu, arrêtée en février 1943 après avoir conduit son enfant à la gare de Lyon, en 1941 pour qu'il parte à Villard-de-Lans, où il était moins risqué d'essayer de survivre quand on était un enfant juif qu'à Paris*», précise Nathalie Piégay.



profondément exploitée, puisqu'elle participe chez lui à la structure même de l'œuvre. «*La rue de Modiano est vide, sombre, plutôt nocturne, souvent brumeuse ou brouillardeuse, poursuit la chercheuse. C'est un fragile vecteur de la mémoire. En y passant, on peut retrouver certains souvenirs, mais tous à moitié engloutis, effacés. Et l'extrême précision des toponymes et de la topographie dans ses romans n'a d'équivalent que le flou qui demeure autour de ce qui a été.*»

Il en est ainsi de *Rue des Boutiques obscures*, dans lequel le protagoniste principal part à la recherche de sa propre identité qu'il a perdue après un accident mystérieux l'ayant laissé amnésique: «*J'étais comme le sourcil qui guette la moindre oscillation de son pendule. Je me postais au début de chaque rue, espérant que les arbres, les immeubles me causeraient un coup au cœur. J'ai cru le sentir au carrefour de la rue Molitor et de la rue Mirabeau, et j'ai eu brusquement la certitude que chaque soir, à la sortie de la légation, j'étais dans ses parages, il faisait nuit.*»

Il en va de même pour *Dora Bruder*, récit qui conduit le Prix Nobel de littérature 2014 à reconstituer, à partir des maigres traces qu'elle a laissées, le destin de cette jeune fille dont l'histoire n'a rien retenu si ce n'est qu'elle a probablement été assassinée en déportation après avoir fugué de chez elle dans le Paris occupé des années 1940.

«*Aujourd'hui, une promenade située dans le XVIII^e arrondissement, tout près de là où elle habitait, porte son nom, complète Nathalie Piégay. On y trouve une plaque sur laquelle les premières lignes du récit de Modiano sont reproduites. Si bien que Dora Bruder n'est plus seulement une jeune femme ordinaire mais le nom de la disparition, et plus encore, le nom du pouvoir que la littérature exerce sur la rue: car si Dora Bruder est désormais le nom d'une rue, c'est moins parce qu'elle a existé que parce que son existence et sa mort se sont déposées dans un livre, qui lutte contre sa disparition.*»

Mais c'est sans doute dans l'œuvre de Patrick Modiano, monstre sacré du paysage littéraire contemporain, que cette thématique est le plus



Nathalie Piégay

Professeure au Département de langue et littérature françaises modernes, Faculté des lettres

Formation: Élève de l'École normale supérieure de Paris, elle obtient une agrégation de lettres modernes avant de réaliser une thèse sur l'œuvre d'Aragon qu'elle soutient en 1995.

Parcours: Maîtresse de conférences, puis professeure à l'Université de Paris 7-Denis Diderot, elle rejoint l'Université de Genève en 2015. Spécialiste reconnue du roman français des XX^e et XXI^e siècles, elle est également l'auteure de plusieurs ouvrages.

À CIEL OUVERT

QUAND LA MÉDECINE, LE DROIT OU L'ÉCOLE BATTAIENT LE PAVÉ

DE NOMBREUSES PRATIQUES SONT AUJOURD'HUI CONFINÉES DANS DES ÉTABLISSEMENTS SPÉCIALISÉS. CELA N'A PAS TOUJOURS ÉTÉ LE CAS, COMME L'ONT RAPPELÉ DES INTERVENANTS LORS DU FESTIVAL HISTOIRE ET CITÉ. FLORILÈGE.

SOIGNER DANS LA RUE

Au XVIII^e siècle, sur la place Longemalle ou la place du Molard, on pratiquait régulièrement des opérations médicales, directement dans la rue, devant un public de passants. C'est une des nombreuses curiosités qu'ont pu découvrir les participants et les participantes d'une visite guidée organisée dans les rues de la Vieille-Ville à l'occasion de la 9^e édition du Festival Histoire et Cité. Ces opérations médicales pouvaient être précédées par une saynète comique, jouée sur une estrade. La «performance artistique» attirait ainsi les spectateurs et les mettait au courant de la «performance médicale» qui se déroulait immédiatement après.

«*Il s'agissait en général de dentisterie ou de petits actes chirurgicaux*», précise Alexandre Wenger, professeur à la Faculté de médecine et coanimateur de la visite guidée avec Philip Rieder, maître d'enseignement et de recherche à l'Institut Éthique Histoire Humanités (Faculté de médecine), et Radu Suci, collaborateur scientifique aux facultés de médecine et des lettres. «*Ces actes étaient pratiqués par des opérateurs itinérants, souvent étrangers, qui annonçaient leur venue à la population par des papiers placardés. La plupart d'entre eux avaient une réelle compétence, notamment dans le traitement de la cataracte ou de la rage de dents. D'autres, plus opportunistes, correspondaient à l'image que l'on se fait aujourd'hui des charlatans. Quoi qu'il en soit, les citoyens qui en avaient les moyens les faisaient venir à domicile. Les autres pouvaient se faire soigner dans la rue.*»

La visite guidée s'est ensuite poursuivie jusqu'à la place du Grand-Mézel, en passant par l'ancien Hôpital général (l'actuel Palais de justice) et le Bourg-de-Four. Elle a permis d'évoquer en cours de route des objets de soins aujourd'hui disparus, comme ces boîtes de premiers secours pour noyés, installées sur les rives du Léman et renfermant, entre autres, une plume destinée à chatouiller le fond du gosier des victimes pour provoquer une réaction de régurgitation. Un crochet par la Treille a permis de rappeler l'histoire des orphelins dépendants de l'Hôpital qui, en 1750, ont servi à expérimenter l'inoculation,

destinée à prévenir les ravages de la variole. Les petits inoculés étaient ensuite exposés à l'air vivifiant de la Treille pour recouvrer leurs forces, entraînant les protestations de Genevois inquiets d'une possible contagion.

LE DROIT DANS LA RUE

Le 21 octobre 1782, André Desire, horloger de 50 ans, efface le numéro 140 que des peintres, sur les ordres du gouvernement, viennent d'inscrire au-dessus de la porte de son immeuble de la rue Coutance. Il est arrêté pour ce geste séditieux (Genève, sous la pression française, décide en effet de numérotter les bâtiments de la ville, *lire aussi l'article en page 26*). Comparaisant devant la justice, on lui demande s'il n'a pas entendu le crieur public qui a proclamé, le matin même, sur la place de Saint-Gervais, un édit interdisant d'effacer ces numéros. L'horloger répond que depuis son appartement, on n'entend pas ce qui se passe dans la rue. Un voisin corrobore ses propos mais ajoute qu'en voyant vers le coup de midi l'horloger sur son échelle en train de gratter le mur, il l'a informé de la publication orale de l'interdiction. L'accusé est condamné à deux jours de prison et à 50 florins d'amende, ce qui équivaut tout de même à deux mois de salaire d'un ouvrier.

C'est par cette anecdote que commence la conférence donnée dans le cadre du festival par Marco Cicchini, chercheur au Département d'histoire générale. Et ce ne sont pas les difficultés rencontrées par l'introduction de la numérotation urbaine qui sont traitées ici, mais l'enjeu de la communication des normes juridiques révélé par cette affaire.

Afin d'augmenter l'efficacité du crieur, à Genève, la proclamation publique est précédée par le son de trompe. Le trompette prépare le quartier à la réception du cérémonial. Tout le monde s'arrête et écoute les messages du crieur. Suivant l'importance de l'édit, ce dernier est parfois accompagné d'un témoin qui peut être un notable. Pour aider la diffusion, la publication orale est, à partir d'une certaine époque, doublée par une affiche imprimée sur les murs de la ville.



On estime que le crieur fait son office sur une dizaine de postes à travers la ville et qu'une cinquantaine à une centaine de placards sont affichés sur les murs (certains les arrachent pour les lire et en débattre dans des lieux de sociabilisation autres que la rue).

Les autorités comptent aussi sur un réseau informel de voisins, de familles et d'amis pour que l'information circule le plus loin possible dans la population. Quoi qu'il en soit, comme l'écrit Jean-Jacques Burlamaqui en 1747 dans *Principes du droit*, le «souverain doit publier les lois de manière solennelle, claire et distincte. Mais après cela, c'est au sujet à s'instruire de la volonté du souverain et l'ignorance ou l'erreur [...] ne saurait [...] faire une excuse légitime. [...] Autrement, l'effet des lois se réduirait à rien et on pourrait toujours les éluder impunément sous prétexte qu'on les ignorait.»

Conférence complète: <https://shorturl.at/eDH5V>

L'ÉCOLE DE LA RUE

Il n'y a pas eu à proprement parler d'enseignement donné dans la rue. Mais la rue, ou l'extérieur, a indéniablement délivré son enseignement à nombre d'enfants et de jeunes dans des conditions plus ou moins heureuses. Un atelier, organisé dans le cadre du festival, a proposé aux participants de regarder, toucher et feuilleter des documents extraits des Archives Institut Jean-Jacques Rousseau (AIJRR) qui traitent de cette question. Le tout, sous l'œil de Joëlle Droux, maître d'enseignement et de recherche, et ses deux collègues Elphège Gobet et Damiano Matasci,

respectivement archiviste et collaborateur à la Section des sciences de l'éducation (Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation).

L'école en plein air, telle qu'on l'entendait à la fin du XIX^e siècle, était ainsi une tentative de l'instruction publique d'offrir aux enfants tuberculeux ou pré-tuberculeux, reconnaissables à leur apparence chétive et à leur comportement passif, une exposition au plein air et au soleil que l'on pensait bonne pour leur santé – et pour leurs résultats scolaires. Enseigner aux élèves à l'extérieur tout en les nourrissant convenablement n'allait pas éliminer la contagion, mais du moins atténuer les facteurs aggravants de la maladie (comme la sous-alimentation, le manque d'exercice...). Tout cela a débouché sur le développement d'un modèle pédagogique adapté à l'école sans les murs dont on retrouve une trace dans les archives de l'AIJRR.

Le thème des enfants de la rue a été abordé, lui, par le biais des archives personnelles d'Adolphe Ferrière, professeur de pédagogie expérimentale comptant parmi les fondateurs du mouvement de l'éducation nouvelle. Ce dernier a activement participé à l'action humanitaire «Croix-Rouge suisse, Secours aux enfants» qui a proposé, durant la Deuxième Guerre mondiale, que des familles suisses accueillent des enfants français en danger. Cette œuvre de bienfaisance a permis aux petits les plus vulnérables, par exemple ceux dont le père était prisonnier de guerre et la mère obligée de travailler toute la journée, d'éviter de vivre littéralement dans la rue.

Vue de la rue de Coutance et de la place de Saint-Gervais vers 1811, par Christian Gottlieb Geissler (1729-1814).



«LE MONDE N'IRAIT PAS MIEUX SI LES ÉCRANS DISPARAISSENT»

OMNIPRÉSENTS DANS NOS SOCIÉTÉS, LES ÉCRANS SONT PERÇUS PAR UNE LARGE PARTIE DE L'OPINION COMME UNE MENACE POUR LA SANTÉ PSYCHOLOGIQUE DE LA JEUNESSE. SELON CAROLE BARRAUD VIAL, RESPONSABLE DU PÔLE PRÉVENTION DE LA FONDATION ACTION INNOCENCE, IL S'AGIT PLUTÔT DE TENTER DE «FAIRE AVEC» QUE DE «LUTTER CONTRE».

Aujourd'hui, 25% des enfants entre 6 et 9 ans possèdent un téléphone portable. Le chiffre passe à 50% dès l'âge de 10 ans et il grimpe à 99% pour les 12-19 ans. Autant dire qu'y échapper relève de l'illusion. Faut-il pour autant s'en alarmer? Face à l'inéluctable, la fondation Action Innocence, qui s'efforce depuis vingt-cinq ans de préserver la dignité et l'intégrité des enfants, des adolescents et des personnes à besoins spécifiques dans leur utilisation des écrans et des outils numériques, s'est donné pour objectif de «faire avec» plutôt que de «lutter contre». Entretien avec la responsable de son pôle prévention, Carole Barraud Vial, à l'occasion de la conférence qu'elle a donnée à l'UNIGE dans le cadre du Séminaire Piaget 2024, organisée par la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation.

Campus: Dans l'opinion publique et les médias, les écrans, et en particulier le téléphone portable, sont souvent présentés comme un risque majeur pour la santé mentale des mineurs. Existe-t-il des preuves scientifiques de la dangerosité du smartphone?

Carole Barraud Vial: Les très nombreuses études menées sur le sujet ont mis en évidence l'existence de corrélations entre l'utilisation des écrans et une dégradation du développement des enfants. Mais aucune n'est parvenue à établir un lien de causalité directe. En d'autres termes, les écrans sont un élément parmi d'autres du contexte dans lequel émergent des situations de vulnérabilité pouvant conduire à des consultations. Mais cela ne veut pas dire que le monde irait mieux si les écrans disparaissaient du jour au lendemain. L'écran fait en effet souvent écran à une problématique plus complexe.

C'est-à-dire?

Les spécialistes sont aujourd'hui très préoccupés par ce que l'on appelle la technoférence, phénomène qui a certainement des effets assez délétères sur le développement. Le cas typique est celui du parent qui, répondant à un message, n'est plus présent pour son enfant et adopte un visage dénué d'expressions. L'enfant ne peut pas comprendre le changement de son comportement, il peut chercher à retrouver l'attention de son parent ou au contraire se mettre en pause, en attente. Ce qui est en jeu ici, ce n'est pas à proprement parler l'usage de l'écran, mais bien la rupture de l'interaction entre le parent et son enfant. À l'inverse, Nevena Dimitrova, qui est professeure à la Haute École de travail social et de la santé de Lausanne, a montré que durant la crise sanitaire du covid, le développement du langage s'était amélioré chez les jeunes enfants qui passaient davantage de temps devant un écran qu'auparavant. Mais là encore, l'explication tient au fait que ces enfants se trouvaient dans des stratégies de covisionnage avec leurs parents et qu'ils avaient donc l'occasion d'échanger sur le contenu visionné.

Lors de votre intervention dans le cadre du Séminaire Piaget, vous avez déclaré que faire de l'écran une sorte de «grand méchant loup» posait plus de problèmes que cela ne permettait d'en résoudre. Pouvez-vous éclaircir ce point?

Le premier élément tient au fait que nos enfants sont exposés à des injonctions contradictoires. De nombreux parents partagent en effet des photos de leurs enfants dès leur naissance sur les réseaux sociaux, tout en mettant ensuite en garde ces mêmes enfants afin qu'ils et elles préservent leur image. On demande aux jeunes de se méfier des écrans comme de la peste parce qu'ils sont considérés comme

Selon les derniers résultats de l'étude James, réalisée tous les deux ans par la Haute École des sciences appliquées de Zurich, les 12-19 ans passent en moyenne quatre heures par jour sur leur smartphone.

abêtissants, alors même que ceux-ci ont désormais une place légitime à l'école puisque le Plan d'études romand intègre désormais un volet sur l'éducation numérique. Une mesure qui, soit dit en passant, me paraît tout à fait sensée dans la mesure où les écrans sont aussi devenus des outils d'apprentissage pour les enfants et que, dans nos sociétés hyperconnectées, chacun et chacune se doit aujourd'hui de maîtriser les outils numériques pour être à même d'exercer ses droits et devoirs de (futur-e) citoyen-ne.

Mais encore...

Se focaliser sur les écrans conduit également à une déresponsabilisation générale. Si l'écran est tout-puissant, que puis-je faire d'autre que me résigner à sa domination et aux risques qui y sont liés?

Pensez-vous que c'est aux pouvoirs publics d'agir dans ce domaine?

Il faut trouver un juste équilibre. Nous évoluons dans des États de droit qui sont régis par les lois en vigueur tant dans l'espace public que dans l'espace numérique. Quand l'État interpelle les fournisseurs de contenu, à l'image de ce qui se fait en France, pour rendre difficile, voire impossible, l'accès des mineurs à des plateformes destinées aux adultes, on est dans la protection au sens large, donc cela a du sens. Par contre, je suis moins convaincue par des mesures comme celle qu'a prise la ville irlandaise de Greystones, dans laquelle l'usage des smartphones est interdit aux enfants de moins de 13 ans. À mon sens, ce type d'initiative déresponsabilise les parents – comment fait-on ensuite pour accompagner un-e adolescent-e et poser un cadre? Elle constitue par ailleurs une forme d'ingérence de l'État dans une question qui est du ressort de la sphère privée et qui touche avant tout à la parentalité, aux systèmes éducatifs et aux valeurs personnelles de chacun et de chacune.

En tant qu'adultes, que pouvons-nous faire concrètement pour aider nos enfants à gérer leur rapport aux écrans?

Il n'y a pas de recette miracle. Chaque situation doit être pesée en fonction des besoins de l'enfant, du contexte dans lequel il vit, des

éventuelles difficultés qu'il ou elle rencontre, de la problématique à laquelle il ou elle fait face et des risques auxquels il ou elle s'expose. Partant de là, la première chose à faire est sans doute de se donner les moyens de comprendre leurs motivations: pourquoi souhaite-t-il ou elle avoir un smartphone, jouer à tel jeu vidéo, s'inscrire sur un réseau social? Ce qu'on appelle «l'économie de l'attention» regorge de stratégies destinées à nous faire passer toujours plus de temps derrière nos écrans. Les applications sont conçues pour que leurs utilisateurs et utilisatrices produisent de la dopamine, la molécule responsable du plaisir, afin d'asso-

«PLUTÔT QUE DE LES DIABOLISER, IL FAUT S'EFFORCER DE DONNER DU SENS À CES PRATIQUES QUI SONT LIÉES AU DIVERTISSEMENT ET AU PLAISIR.»

cié certains comportements à une sensation agréable. Les notifications, les likes, les vidéos en continu ou les flammes Snapchat ont pour seul objectif de capter notre attention. Il en va de même pour le réveil qu'on trouve sur tous les smartphones qui n'a pas été installé par hasard, mais bien pour que la première chose que l'on fasse le matin et la dernière chose que l'on fasse avant de se coucher soient de jeter un œil à notre téléphone. Tout cela, afin que l'industrie puisse collecter un maximum de données et diffuser de la publicité, de préférence de manière ciblée.

Quelle est l'étape suivante?

Plutôt que de les diaboliser – critiquer les usages revenant à critiquer les utilisateurs-trices

–, il faut s'efforcer de donner du sens à ces pratiques qui sont d'abord liées au divertissement et au plaisir. Les nombreux ouvrages qui traitent de cette question montrent que ces technologies jouent aussi une part importante dans les sociabilités juvéniles et donc dans la construction identitaire. Les jeunes utilisent ces outils pour exprimer leurs goûts, se situer par rapport aux autres, se différencier et se sentir appartenir à tel ou tel groupe. Cela étant, il est aussi important que les parents fassent preuve d'une certaine exemplarité.

Qu'entendez-vous par là?

Les enfants ne grandissent pas tout seuls. Quand ils sont petits, ils apprennent pour l'essentiel par imitation. Il faut donc questionner nos pratiques d'adultes afin que le message qu'on cherche à faire passer ne soit pas en contradiction avec nos actes. Il est compliqué de faire comprendre à un enfant qu'il devrait limiter son temps d'écran si on passe soi-même le plus clair de son temps le regard rivé sur son téléphone.

Maintenir le dialogue est, selon vous, également essentiel...

Permettre aux enfants de mettre des mots sur ce qu'ils font et ce qu'ils vivent vaut mieux que d'entrer dans une relation conflictuelle. C'est aussi le meilleur moyen de développer leur esprit critique, parce qu'en avançant des arguments et des contre-arguments, on les aide à développer leur propre avis. Les jeunes peuvent aussi apprendre des choses aux adultes, ce qui est un sentiment gratifiant, et, surtout, s'apercevoir que les adultes sont des personnes vers qui ils ou elles peuvent se tourner, ce qui est un élément clé face à une difficulté ou quand il y a une prise de risque. Cela n'empêche pas de recourir à certaines astuces pour se faciliter la tâche. On peut ainsi limiter les notifications, régler les filtres à lumière bleue pour ne pas perturber le sommeil ou désactiver la lecture automatique des vidéos, qui est enclenchée par défaut sur la plupart des applications.



Échanger implique d'être en mesure d'exprimer ce que l'on ressent. Or, on voit souvent des tout-petits manier un écran, notamment dans les transports publics...

Aujourd'hui, les pédiatres recommandent de ne pas exposer les enfants aux écrans avant l'âge de 18 mois, à l'exception des appels vidéo, parce que, s'il s'agit de faire un coucou à sa grand-mère qui habite à l'autre bout du monde, ce n'est pas un souci. Avant l'entrée à l'école, les écrans n'apportent pas grand-chose à un enfant qui a besoin de mobiliser tous ses sens pour se développer. En revanche, leur en confier un temporairement peut constituer une aide pour les parents.

Dans quelle mesure?

Donner un téléphone à un enfant lorsqu'on est à la table d'un restaurant, ce n'est pas la même chose que l'autoriser tout le temps à manger avec un écran sous les yeux, même si cette solution n'est pas idéale et doit être utilisée

avec parcimonie. En effet, si un enfant est habitué dès la petite enfance à manger devant un écran, cette manière de s'alimenter risque fort de perdurer.

Quid de la fameuse limite de temps, que tous les parents connaissent bien?

La question du temps est une variable sur laquelle les parents peuvent agir facilement mais qui a tendance à éluder toutes les autres questions relatives à l'utilisation des écrans: quoi, avec qui, dans quel lieu, pourquoi, à quel moment? Il suffit de quelques secondes devant le *Téléjournal* pour qu'un enfant soit exposé à des images qui ne sont pas adaptées à son âge, qui vont perturber son sommeil et/ou nuire à son équilibre psychologique. La situation est très différente lorsque le même enfant passe une heure devant un dessin animé, idéalement avec un de ses parents, dans un équilibre avec d'autres activités. L'important, ce n'est donc pas vraiment la quantité, mais la qualité de

ce qui est regardé, ainsi que le contexte dans lequel cela se passe.

Les réseaux sociaux sont souvent pointés du doigt parce qu'ils favoriseraient le harcèlement. Partagez-vous ce point de vue?

Ce que montre la littérature, c'est que les réseaux sociaux, les plateformes numériques, tout ce qui permet des interactions en ligne, doivent être pensés comme des amplificateurs. Il y a un continuum entre ce qui se joue dans l'espace numérique et ce qui se passe dans l'espace physique. Le cyberharcèlement est très souvent consécutif à une situation de harcèlement en milieu scolaire déjà présente dans le quotidien de la cible. Les réseaux sociaux amplifient le phénomène et peuvent focaliser l'attention des adultes, voire orienter leurs actions. Le risque dans un tel contexte, c'est de traiter l'incendie sans prendre garde à éteindre les braises à l'origine du feu.

Propos recueillis par Vincent Monnet



Restes de la «chambre ovale» de la tombe mégalithique de la nécropole de Qana Maabour, Menjez.

LA NUIT, LES DOLMENS DE MENJEZ SE CONFIENT

QUI ÉTAIENT LES BÂTISSEURS DES MÉGALITHES DU PROCHE-ORIENT ÉRIGÉS IL Y A 5 OU 6 MILLÉNAIRES? UN MYSTÈRE QU'UNE ÉQUIPE D'ARCHÉOLOGUES GENEVOIS COMPTE BIEN PERCER GRÂCE À DES FOUILLES APPROFONDIES ET DE NOUVELLES TECHNOLOGIES.

La nuit est noire aux alentours du village de Menjez, dans le nord du Liban. Pas de lune pour éclairer le dolmen d'Haklet Bou Dib qui se dresse sur ce promontoire. On est au mois de juin mais, à près de 380 mètres d'altitude, l'atmosphère est relativement fraîche. Équipé d'une lampe frontale à infrarouge, Tara Steimer, chargée de cours au Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie (Faculté des sciences), s'affaire sur une dalle de la tombe préhistorique. La pierre est soulevée avec précaution, mettant au jour de la terre qui n'a littéralement pas vu la lumière du soleil depuis des millénaires. C'est exactement ce que les scientifiques recherchent. Et il ne faudrait surtout pas qu'elle soit illuminée maintenant. Cela ruinerait l'expérience de thermoluminescence prévue ultérieurement en laboratoire et qui permettra justement d'établir avec précision le temps que certains petits cristaux présents dans cette poussière ont passé dans le noir absolu. Ce qui, par conséquent, fournira la date de la construction du monument funéraire, grande inconnue pour ce type de vestiges. Il n'y a donc pas une minute à perdre. Un échantillon du sous-sol est rapidement collecté et glissé dans un sac noir opaque, lui-même glissé dans un autre,

puis dans un troisième et même un quatrième. On n'est jamais trop prudent.

«L'objectif de notre travail actuel, c'est de mieux connaître les bâtisseurs des mégalithes dont il existe un grand nombre de spécimens dans la

TOUT CE QUE NOUS SAVONS, C'EST QUE CES BLOCS DE BASALTE ONT ÉTÉ ÉRIGÉS ENTRE LE 4^E ET LE 3^E MILLÉNAIRE AVANT NOTRE ÈRE.

province de l'Akkar et, en particulier, autour de Menjez, explique Tara Steimer. Pour y parvenir, l'une des premières choses à découvrir, c'est quand ces monuments sont apparus et quand ils ont été utilisés, ce qui n'est pas forcément pareil. Tout ce que nous savons à ce propos, c'est que ces blocs de basalte ont été érigés entre le 4^e et le 3^e millénaire avant notre ère, soit dans une période s'étalant sur 1500 ans. Ce qui est assez vague.»



Les miettes du père Tallon Un des problèmes qui se posent aux scientifiques, c'est que les indices sur place sont rares. Ces sites ont fait face à près de 6000 ans de prédation de la part des populations locales. Des blocs des monuments funéraires ont été prélevés par les habitants au gré de leurs besoins, voire détruits. Maurice Tallon, le père jésuite français de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth qui a décrit et fouillé pour la première fois les nécropoles préhistoriques de Menjez dans les années 1960, a quant à lui tamisé toute la terre dans les dolmens, ne laissant que les miettes d'artefacts qui ne l'intéressaient pas. Enfin, au cours des dernières décennies, l'usage de bulldozers pour préparer le terrain à recevoir des oliviers et des pins a fini de dévaster les vestiges archéologiques. Sur la centaine de monuments encore debout dans les années 1960, il n'en reste plus qu'une quarantaine.

Ces difficultés n'empêchent pas Tara Steimer de faire parler les vieux cailloux mutiques de Menjez. Il faut dire qu'elle les connaît bien. Son premier contact avec ces monuments mégalithiques remonte aux années 1990 et à son travail de master qu'elle consacre à l'étude des archives de fouilles du père Tallon. Vingt ans plus tard, le maire de la commune de Menjez, Georges Youssef, ayant lu son travail, lui propose de superviser un projet de valorisation et de protection de la nécropole préhistorique. Elle accepte et, avec son équipe, crée en 2019 une Maison du patrimoine ainsi qu'un circuit touristique passant par 11 monuments mégalithiques qui bénéficient pour l'occasion d'un relevé précis en trois dimensions et de la pose d'un géotextile pour éviter que la végétation ne repousse.

Au cours de cette mission, elle découvre notamment sur un des dolmens de Kroum Metowmeh, une tombe située au sud de Menjez, la représentation inédite en relief d'un serpent (*lire également Campus n° 136*). En fouillant davantage, les scientifiques dénichent dans la région une quinzaine d'autres blocs ornés de serpents stylisés ou de signes abstraits. Ce qui donne une première indication sur les sociétés qui ont bâti ces dolmens. Le serpent est en effet un motif relativement commun dans la Préhistoire. Il est documenté dès le Néolithique, vers 9000 avant notre ère, notamment sur des piliers du sanctuaire de Göbekli Tepe, en Turquie actuelle. Selon certains auteurs, le reptile jouerait un rôle primordial dans les mythologies des peuples agro-pastoraux.

Endroit stratégique Par ailleurs, Menjez se trouve à un endroit stratégique. Le cours d'eau qui coule à ses pieds, le Nahr al-Kabir, mène à l'antique Byblos via la mer Méditerranée. Il aurait pu servir au transport de billes de cèdres, très prisées dans l'Égypte des pharaons. À peine à 15 km plus à l'est du village circule l'Oronte qui ouvre, lui, sur le nord de la Syrie, vers Hama. Le village et ses environs auraient donc pu jouer le rôle d'arrière-pays pourvoyeur de ressources pour les principales cités côtières et étatiques de l'Antiquité.

Pour en savoir plus, la chercheuse genevoise met sur pied en 2022 la mission MEG-A, en collaboration avec Zuzanna Wygnanska, de l'Académie des sciences de Pologne. «Zuzanna s'occupe de dresser la carte archéologique des vestiges préhistoriques de la région de l'Akkar et grâce à des sondages dans les sédiments



Menjez

Petit village niché dans les contreforts septentrionaux du Mont-Liban, Menjez vit essentiellement de l'agriculture. L'ancien hameau a été entièrement détruit en 1976 lors de la guerre civile du Liban. Les habitants, qui se sont alors enfuis à Beyrouth, sont ensuite progressivement revenus.

Population : quelques centaines de personnes.

Altitude : 350 mètres.

Confession : maronite (communauté chrétienne).



au fond des vallons notamment, de déterminer le mieux possible le paléoenvironnement (végétation, culture, climat, élevage, etc.) dans lequel évoluaient ces dresseurs de menhirs, explique Tara Steimer. De mon côté, je me charge de fouilles locales sur le site de Menjez. La mise en commun de nos résultats devrait nous permettre de dresser un portrait plus précis des populations qui nous intéressent.»

C'est dans ce cadre que la chercheuse organise trois campagnes de fouilles de l'été 2022 à 2023. Les missions de trois à six semaines se déroulent sans anicroche, malgré le fait que la région soit classée en zone rouge par les autorités françaises – une disposition reprise telle quelle par le Département fédéral des affaires étrangères. Il faut dire que la guerre civile en Syrie a provoqué en 2011 un afflux de plus de 100 000 réfugiés dans la province de l'Akkar. «Cela fait sept ans que je me rends régulièrement sur place, mais je n'ai jamais rencontré le moindre problème», précise Tara Steimer. Nous collaborons très bien avec la Direction générale des antiquités du Liban et, surtout, nous entretenons des relations privilégiées avec les familles les plus importantes du village. Celui-ci fait partie d'une communauté chrétienne (maronite), entourée de localités musulmanes, mais tout le monde s'entend très bien. Quant au maire de Menjez, c'est notre principal allié. C'est quelqu'un de très dynamique qui fait tout son possible pour engager sa commune sur les rails du développement durable. Il met également en valeur les atouts culturels de sa municipalité qui, en plus de la nécropole préhistorique, compte également un temple romain et un fort construit par les chevaliers du temps des croisades.»

Crise économique L'accueil des villageois est lui aussi chaleureux, ce qui est d'autant plus appréciable que le pays vit une crise économique et politique profonde depuis l'explosion catastrophique du port de Beyrouth en 2020.

DE TEMPS EN TEMPS, DE LA MUSIQUE TRÈS FORTE PROVIENT DE SYRIE, DIRIGÉE DIRECTEMENT VERS LE LIBAN, COMME POUR MONTRER QUE LÀ-BAS, ON NE SOUFFRE D'AUCUNE PÉNURIE.

Le système bancaire s'est effondré, l'épargne a disparu et la livre libanaise a dégringolé, entraînant dans sa chute les salaires et les retraites. Les habitants de Menjez, comme ceux du reste du pays, doivent cumuler des emplois pour joindre les deux bouts tout en cultivant un potager pour assurer une certaine autonomie.

La venue des archéologues genevois, qu'il faut loger, nourrir et aider sur le chantier de fouilles, représente de ce point de vue une opportunité inespérée qui permet de toucher en quelques semaines l'équivalent d'un revenu

annuel. En plus, le salaire est versé en dollars et échappe ainsi à la dévaluation.

De manière générale, les services publics ne sont plus fiables. Ne pouvant plus compter sur le réseau électrique et pour pallier les coupures

incessantes de courant, les gens installent des panneaux solaires. Près de 60% des habitants tirent désormais leur énergie du photovoltaïque. Les archéologues de l'Université de Genève ont même financé la pose de panneaux.

De temps en temps, de la musique très forte provient de Syrie, dirigée directement vers le Liban, comme pour montrer que là-bas, on ne souffre d'aucune pénurie.

«Cette taquinerie doit être le geste le plus hostile que j'ai pu observer au cours de mes nombreux séjours», s'amuse Tara Steimer.

Nouvelles technologies Pour l'occasion, Tara Steimer est

accompagnée de Florian Cousseau et Méryl Defours, respectivement maître assistant et doctorante au Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie (Faculté des sciences). Davantage que la fouille classique, le trio, épaulé par des étudiants de l'Université libanaise de Beyrouth, compte sur des technologies sophistiquées pour faire parler les dolmens. La première est la photogrammétrie qui consiste en une photographie ultraprécise en trois dimensions des monuments étudiés. Le résultat est un double numérique presque parfait de l'objet, contenant les moindres



LAURE IBRAHIM

aspérités des blocs de pierre afin d'analyser dans le futur d'éventuelles traces de gravure ou de peinture qui seraient pour l'heure indétectables. Cette technologie est d'ailleurs déjà utilisée actuellement par Méryl Defours pour étudier les techniques de construction et les aspects symboliques afin de restituer les gestes et les croyances des bâtisseurs des tombes mégalithiques.

La seconde est la thermoluminescence. Il s'agit d'une technique qui se fonde sur l'accumulation par certains minéraux, comme le quartz, l'alumine ou le feldspath, de l'énergie provenant de la radioactivité ambiante. Quand ils sont chauffés à 500 °C ou exposés à la lumière durant toute une journée, les cristaux libèrent cette énergie sous forme lumineuse et sont de ce fait remis à zéro. La mesure et l'analyse de cette émission permettent d'estimer le temps qu'ils ont passé dans le noir.

« Cette technique est nouvelle pour l'archéologie du bâti et elle est très efficace, souligne Tara Steimer. Mais elle est aussi délicate. Il suffit qu'un animal fouisseur ou un tremblement de terre ait remué une fois les cristaux contenus dans la terre au cours des millénaires et les aient ainsi exposés à la lumière du soleil pour que les résultats soient faussés. Autrement dit, il faut bien choisir l'endroit où collecter les échantillons. » Et il faut également espérer qu'au moment de les faire traverser la douane, les fonctionnaires, suspicieux par profession, ne décident pas d'ouvrir les sachets opaques. Ce qui est arrivé une fois l'année dernière.

Coup de chance La troisième technique moderne utilisée par les archéologues

genevois est l'imagerie par drone, opérée par deux ingénieurs de la Direction générale des antiquités venus exprès avec le matériel de Beyrouth. Il se trouve par ailleurs qu'en 2022, des incendies autour de Menjez ont détruit toute la végétation à plusieurs endroits, notamment autour de la tombe d'Haklet Bou Dib. Les photos aériennes ont ainsi pu capturer des détails invisibles avant. Ce coup du sort pour les habitants du village s'est transformé en coup de chance pour les archéologues.

Il est en effet immédiatement apparu sur les photos que la tombe a été construite pile sur un chemin encore plus ancien ou, plus précisément, sur une draille, c'est-à-dire un chemin fait pour la transhumance du bétail, bordé de murets empêchant les animaux de pénétrer dans les champs cultivés.

« Cela signifie qu'avant la construction de la tombe d'Haklet Bou Dib, les populations de Menjez vivaient de l'agriculture, analyse Tara Steimer. On ignore encore quelles plantes étaient cultivées et pour qui. J'espère que les travaux de nos collègues polonais pourront nous éclairer sur ce sujet. Ce qui semble certain, c'est qu'à un moment donné, la demande a changé. On sait que les besoins en laine pour fabriquer les tissus et les habits ont augmenté pour vêtir les habitants des cités côtières et de Mésopotamie. On suppose donc que les gens de Menjez ont abandonné les activités agricoles et se sont tournés vers l'élevage de moutons et de chèvres, adoptant un mode de vie semi-nomade. La draille ayant perdu son utilité, cela n'a dérangé personne qu'une tombe monumentale soit construite sur son emplacement. »

Anton Vos

Laure Ibrahim, dessinatrice de bandes dessinées, formée à l'Académie libanaise des beaux-arts, a accompagné la mission archéologique genevoise dans la nécropole préhistorique de Menjez, au Nord-Liban. Elle en a tiré une dizaine de planches dont voici une sélection.

- 1) Vue du village de Menjez.
- 2) Archéologues et ouvriers fouillant un site.
- 3) Récolte d'un échantillon de terre en pleine nuit avec des lampes à infrarouge.
- 4) Tombe de Kroum Metowmeh avec, en rouge, le serpent gravé sur un des mégalithes.

AMOS BAIROCH, LA PROTÉINE OU LA VIE!

ALORS QU'IL VOULAIT **Étudier la vie extraterrestre**, LE PROFESSEUR EN BIOINFORMATIQUE A FINI PAR CRÉER SWISS-PROT, LA PLUS GRANDE BASE DE DONNÉES DE PROTÉINES ACTUELLE, UTILISÉE QUOTIDIENNEMENT PAR DES MILLIERS DE LABORATOIRES DANS LE MONDE.

«**P**ourquoi avez-vous choisi d'étudier la biochimie?» C'est par cette question qu'Amos Bairoch et ses camarades sont accueillis à la rentrée 1977. À l'écoute de chacune des réponses des étudiants, le professeur ne peut s'empêcher de soupirer. «*Je voulais faire de la chimie mais cela me paraissait trop compliqué alors j'ai opté pour la biochimie*», ose le premier. «*Parce que je ne savais pas trop quoi faire*», s'embourbe le deuxième et ainsi de suite. Quand vient son tour, Amos Bairoch, futur créateur des plus grandes banques de données de protéines du monde (Swiss-Prot et TrEMBL) et cofondateur de l'Institut suisse de bioinformatique (ISB), lâche: «*Parce que je veux étudier la vie extraterrestre*.» Les dernières illusions du professeur s'envolent dans une ultime et sonore expiration. Amos Bairoch, qui vient à son tour d'être nommé professeur honoraire à la Faculté de médecine, sourit à l'évocation de cette anecdote. Que de chemin parcouru entre cette première leçon de biochimie, bercée de ses rêves d'adolescents, et la leçon d'adieu qu'il a donnée en septembre dernier, retraçant plus de quarante ans de «bioinformatique et de biocuration». Portrait d'un infatigable traqueur de protéines.

La ruse de Riscle Dans la famille Bairoch, avant de parler du fils, il faut d'abord évoquer la figure imposante du père, chercheur internationalement reconnu qui a donné son nom à l'Institut d'histoire économique de l'Université de Genève. Issu d'une famille juive installée à Anvers, Paul Bairoch est encore enfant quand il fuit la Belgique devant l'arrivée des chars de la *Wehrmacht*. Sa famille est accueillie dans le village de Riscle dans le Gers (France) où le maire refuse de les enregistrer en tant

que juifs, contrairement aux directives de Vichy. Un geste qui leur sauvera la vie lorsque les nazis occuperont le sud de la France dès 1942. D'autres membres de la famille, réfugiés dans le village voisin, n'auront pas cette chance. Ils finiront assassinés dans un camp de la mort.

Devenu adulte, Paul Bairoch monte à Paris pour suivre des études en histoire économique. Il y rencontre sa future femme, Arlette

D'AUTRES MEMBRES DE LA FAMILLE, RÉFUGIÉS DANS LE VILLAGE VOISIN, N'AURONT PAS CETTE CHANCE. ILS FINIRONT ASSASSINÉS DANS UN CAMP DE LA MORT.

Scheurer, fraîchement sortie du Conservatoire de Genève et qui se produit dans la capitale française. Ils tombent amoureux, Arlette se convertit au judaïsme et décide d'abandonner sa carrière de comédienne pour suivre son Paul. Ils se marient en 1956 et, un an après, le 22 novembre 1957, Amos voit le jour.

«*J'ai passé une enfance très heureuse bien que nous ne soyons pas restés en place*, se remémore Amos Bairoch. *Nous avons en effet déménagé tous les deux ou trois ans, au gré des emplois de mon père, entre la France, la Suisse, la Belgique et le Canada.*»

La parenthèse canadienne de 1970 aurait d'ailleurs pu être plus longue. Le problème, c'est qu'au même moment, le mouvement séparatiste québécois connaît sa pire flambée de violence avec prise d'otage, meurtre et mobilisation de l'armée fédérale. Ces troubles convainquent les Bairoch de retourner en Europe. En 1973, ils s'installent définitivement à Genève, où Amos, bon élève, intègre le collège avant d'entrer à l'Université avec, comme intérêt supérieur, l'espace et les étoiles.

Vie extraterrestre «*J'ai suivi de près l'épopée du programme Apollo, je collectionnais tous les articles de journaux sur la conquête spatiale*, se souvient-il. *J'ai cependant vite abandonné le projet de devenir astronaute. Car à l'époque, il fallait être militaire américain ou soviétique. Je me suis donc concentré sur mon autre passion, la possibilité d'une vie extraterrestre, nourrie par la lecture de livres de vulgarisation et les premières missions spatiales sur Mars dans les années 1970.*»

Cependant, après avoir pris connaissance des cours donnés en astronomie, il décide de ne pas se lancer dans cette voie. On est alors encore loin de la découverte de la première planète extrasolaire et l'exobiologie n'est pas au programme. Un peu dépité, il décide de commencer l'étude de la vie terrestre, espérant que ce choix le rapprochera de son objectif. Il opte donc pour la biochimie. Amos Bairoch arrive à l'Université avec une compétence encore peu partagée par ses pairs, celle de l'informatique. Son père, amateur de gadgets électroniques pour les besoins de son travail, en particulier de calculatrices

Bio express

1957:

Naissance à Paris

1973:

Arrivée à Genève

1986:

Création de Swiss-Prot

1990:

Thèse en biochimie

1993:

Création du site expasy.org, le premier site web consacré à la recherche en sciences de la vie

1998:

Fondation de l'Institut suisse de bioinformatique

2004:

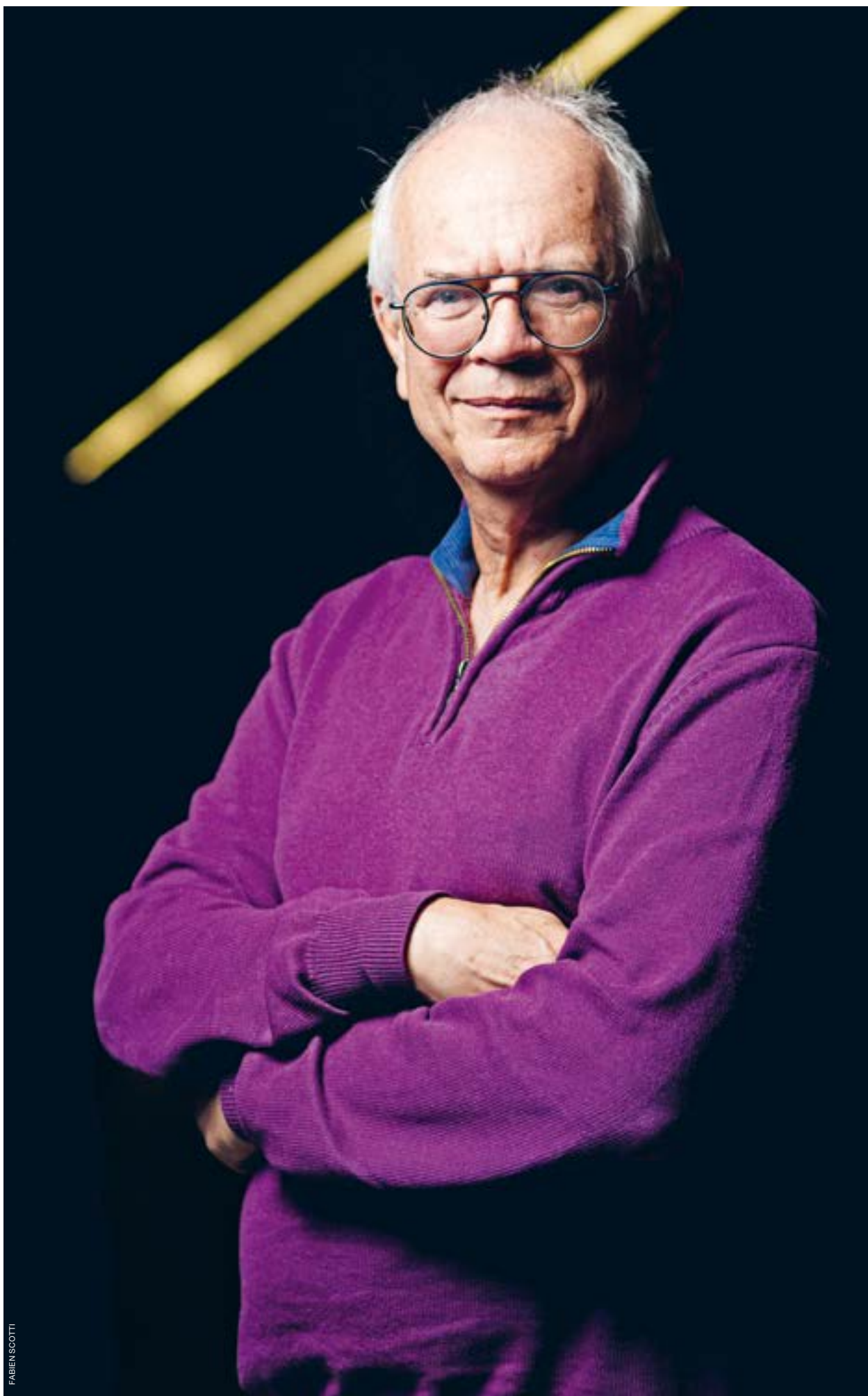
Prix Pehr Edman et prix européen Latsis

2010:

Professeur ordinaire au Département de microbiologie et médecine moléculaire (Faculté de médecine)

2023:

Professeur honoraire de la Faculté de médecine





et d'ordinateurs, en rapporte sans cesse de nouveaux à la maison. C'est ainsi qu'Amos apprend la programmation dès le collège sur un petit ordinateur Radio Shack TRS-80.

Le mélange des sciences de la vie et de l'informatique se révèle une alchimie fructueuse. Durant son diplôme en biochimie, il développe en effet de petits programmes lui permettant d'analyser les séquences de protéines, ces petites briques de base de l'édifice de la vie, codées dans l'ADN, qui existent sous un nombre incalculable de formes et qui ont toutes des fonctions différentes.

L'activité de l'informaticien amateur finit par éveiller l'intérêt de Robin Offord, à l'époque chercheur à Oxford et en visite à l'Institut de biochimie clinique (Faculté de médecine) qui lui propose de travailler pour lui. *«J'ai dit oui, mais à condition de disposer d'une machine plus puissante, s'amuse Amos Bairoch. Robin a accepté et l'IBC a acquis en 1978 un Apple II, le premier à être vendu à Genève. Je passais tous mon temps libre à programmer sur cette machine.»*

L'étudiant arrive également à convaincre Robin Offord, nommé entre-temps professeur au Département de biochimie médicale, de diriger son travail de master puis sa thèse de doctorat qu'il débute en 1983 avec l'objectif de

«développer un programme d'analyse des protéines et des séquences d'acides nucléiques qui soit interactif, convivial et capable de gérer des banques de données complètes».

Comme il est le seul du département à bien comprendre ce qu'il fait, Amos Bairoch obtient carte blanche et le droit d'acheter un nouvel ordinateur (un Sirius I) à la hauteur de ses ambitions (10000 francs). C'est sur cette machine que le jeune chercheur rédige le programme PC/Gene qui trouve très rapidement son public à Genève, en Suisse puis dans le monde entier. Durant ses dix ans d'existence, PC/Gene sera vendu à plus de 2000 laboratoires.

Naissance d'un monstre Pour bien fonctionner, PC/Gene exploite le répertoire de protéines le plus complet de l'époque, PIR, aux États-Unis. Amos récupère régulièrement les mises à jour pour les mettre à la disposition des utilisateurs de son logiciel. Le problème, c'est que cet atlas comporte des erreurs et des lacunes. Amos Bairoch fait parvenir aux auteurs les corrections et les nouveautés qu'il dénicher dans la littérature scientifique, mais sans jamais obtenir de réaction.

Décidé de prendre les choses en main, il s'approprie PIR en commençant à y ajouter

lui-même toutes les informations qu'il collecte. *«Au bout de quelques années, les différences entre les deux bases de données sont devenues tellement importantes que j'ai appelé la mienne Swiss-Prot»*, explique Amos Bairoch. Le monstre est né.

Le succès de Swiss-Prot est en effet rapide. Le nombre de protéines répertoriées – toutes espèces vivantes confondues – augmente de manière vertigineuse, accompagnées de leur séquence complète et des annotations concernant leur rôle biologique, leurs caractéristiques biomoléculaires, etc. Face à l'afflux d'informations qu'il faut intégrer, Amos Bairoch entame une collaboration avec le Laboratoire européen de biologie moléculaire (EMBL) à Heidelberg. Des financements venus d'Allemagne et du Fonds national suisse pour la recherche scientifique (FNS) permettent d'engager du personnel.

En raison de cette croissance fulgurante, la thèse d'Amos Bairoch a changé de cap et est désormais plus qu'à moitié axée sur le seul développement de Swiss-Prot. Son directeur doit se battre pour la faire reconnaître comme étant une thèse de biochimie et non d'informatique. Certains professeurs ne voient ni l'utilité ni le sérieux du travail du doctorant. Ignorant ces intrigues, Amos défend son

Un exemplaire d'ordinateur **Radio Shack TRS-80 modèle I**, sur lequel Amos Bairoch s'est initié à la programmation informatique dans les années 1970.

Le site expasy.org est la porte d'entrée pour plus de 150 ressources bioinformatiques dont les plus importantes sont les basées de données de protéines Swiss-Prot et TrEMBL.

Swiss-Prot compte plus de 570 000 entrées manuellement annotées, comprenant des informations sur les séquences, les caractéristiques, les fonctions, etc. On y trouve des protéines appartenant à toutes les espèces vivantes.

TrEMBL, créée en 2000, est une base de données qui répertorie automatiquement toutes les séquences de protéines nouvellement découvertes, enregistrées à l'état brut, sans annotation. TrEMBL compte plus de 250 millions d'entrées. Certaines protéines se retrouvent à l'identique dans des centaines, des milliers, voire des dizaines de milliers d'espèces différentes.

travail avec succès en 1990 et poursuit l'aventure Swiss-Prot.

Pionnier du web À cette époque, un collègue d'Amos Bairoch, Ron Appel, entend parler d'une invention du CERN, une sorte de réseau informatique baptisé *World Wide Web*, fonctionnant à l'aide d'hyperliens. Les deux chercheurs perçoivent immédiatement dans cette innovation un tremplin idéal pour la diffusion de Swiss-Prot (et de Swiss-2DPAGE, une ressource développée par Ron Appel). Ensemble, ils créent en septembre 1993 le serveur Expasy (pour *Expert Protein Analysis System*). Il s'agit d'un des 150 premiers sites web du monde et il est toujours en fonction*. Comme prévu, les connexions à Swiss-Prot explosent.

Seulement, en 1996, face à cette croissance exponentielle, le projet a besoin de plus d'argent pour survivre. Le FNS ne peut pas faire mieux. Il faut impérativement une subvention européenne, mais la Suisse ne s'est alors pas encore alignée sur les règles de l'Union. L'édifice menace subitement de s'écrouler. À bout d'arguments face à la bureaucratie, Amos Bairoch publie une alerte sur son site annonçant la fin imminente de Swiss-Prot, faute de moyens.

Le geste provoque un «cyber tremblement de terre» et l'envoi de plus de 2500 lettres de protestation. Grâce à des réseaux d'influence insoupçonnés, les services de la conseillère fédérale Ruth Dreifuss promettent in extremis d'arranger les choses mais tout le monde sait que cela prendra trop de temps. Le conseiller d'État genevois Guy-Olivier Segond débloque l'argent nécessaire pour assurer l'intérim. Pour se mettre à l'abri d'une autre mésaventure similaire, Amos Bairoch fonde en 1998, avec Ron Appel, l'Institut suisse de bioinformatique qui chapeaute Swiss-Prot ainsi

que de nombreuses autres banques de données. Les statuts lui permettent de bénéficier d'une subvention fédérale directe. Celle-ci ne pouvant être supérieure à 50% du budget total, l'administration fédérale propose que l'institut recherche un financement auprès de l'industrie. *«Nous avons décidé que les scientifiques académiques auraient un accès gratuit à Swiss-Prot, précise Amos Bairoch. Les industries, elles, devraient payer en fonction de leur taille.»* Le secteur privé jouant le jeu, cette solution se

LA PUBLICATION D'UNE ALERTE ANNONÇANT LA FIN DE SWISS-PROT, FAUTE DE MOYENS, PROVOQUE UN «CYBER TREMBLEMENT DE TERRE» ET L'ENVOI DE PLUS DE 2500 LETTRES DE PROTESTATION.

mue en une poule aux œufs d'or. Mais c'est sans compter avec les NIH (National Institutes of Health) des États-Unis. En 2000, ceux-ci soumettent l'ISB à un chantage, estimant qu'il ne peut y avoir de traitement différencié entre le privé et le public. Soit Swiss-Prot intègre un consortium (dont PIR ferait aussi partie) et bénéficie d'un financement des NIH compensant les revenus tirés de l'industrie pour rendre l'accès à Swiss-Prot gratuit pour tous. Soit les NIH créent une concurrence agressive à Swiss-Prot et arrêtent toute collaboration avec les groupes européens ayant refusé leur deal.

La pire erreur Sous haute pression, Amos Bairoch finit par capituler et, en 2002, Swiss-Prot et PIR intègrent un consortium appelé UniProt. Le problème, c'est qu'il faut désormais réitérer la requête de financement – sans jamais aucune augmentation – auprès des NIH tous les 3 ans et que cela demande à chaque fois une quantité invraisemblable de paperasse. *«C'est la pire erreur de ma carrière, analyse le chercheur. On m'a confirmé par la suite que les Américains avaient bluffé.»*

Ayant perdu son indépendance, Swiss-Prot continue néanmoins à grossir. En 2009, elle compte des centaines de milliers d'utilisateurs par jour. Elle est depuis longtemps la base de données de référence mondiale. Et un fardeau de plus en plus lourd pour Amos Bairoch. *«La banque de données me demandait trop de travail administratif, souligne-t-il. J'annotais de moins en moins, ce qui était la partie du travail qui me plaisait le plus. J'ai donc arrêté de la diriger.»*

Le chercheur se lance alors dans la création d'autres banques de données plus spécifiques, dont neXtProt, spécialisée dans les protéines humaines et visant à aider les chercheurs à élucider la fonction encore inconnue de nombre d'entre elles, et, dernièrement, le Cellosaurus, qui répertorie toutes les lignées cellulaires actuellement utilisées dans la recherche. Il en existe pour toutes les espèces vivantes, pour tous les types de tissus, sains ou non.

Aujourd'hui, la gestion du Cellosaurus demande de la part d'Amos Bairoch l'équivalent d'un emploi à 100%, alors même qu'il est à la retraite depuis quelques mois seulement. Durant son temps libre, il s'occupe de sa famille, en particulier de sa seconde compagne et de leur fille adoptive, âgée de 10 ans (il est par ailleurs père de trois enfants adultes d'un premier mariage). Et quand il trouve un répit, il s'adonne à la randonnée, rêvant sans doute, tout en marchant, à la découverte d'une vie extraterrestre.

Anton Vos

* On retrouve le lien original (inactif) en trois clics à partir de la première page historique du CERN: <http://info.cern.ch/hypertext/WWW/TheProject.html>

À LIRE

ÉLOGE DE LA PRÉVENTION

Partant du constat que les politiques de santé s'attachent avant tout à la prise en charge des malades, mais ne consacrent que peu de moyens à prévenir l'apparition de pathologies dont une bonne partie est au moins partiellement évitable, Antoine Flahault, directeur de l'Institut de santé globale (Faculté de médecine) mise, dans cet ouvrage, sur la fiction pour convaincre de

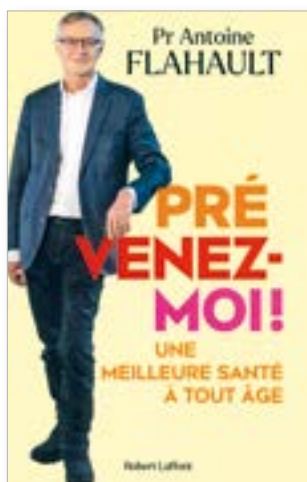
la pertinence d'une prévention réfléchie. En s'appuyant sur le quotidien d'une vingtaine de personnages d'âges et de conditions variées, le médecin épidémiologiste passe ainsi en revue, dans un langage qui se veut clair et accessible au grand public, un très large éventail de situations concrètes en indiquant, pour chaque cas de figure, des recommandations concrètes et simples à mettre en place. Étayé par les arguments scientifiques les plus récents dans le domaine concerné et évitant toute forme de culpabilisation, ce périple vers une existence plus saine évoque aussi bien le dépistage et la prévention de maladies comme le cancer, la dépression, le diabète ou Alzheimer que les comportements à adopter ou à bannir pendant une grossesse ou en période d'allaitement.

Au fil des pages, le lecteur ou la lectrice y découvrira, entre autres choses, pourquoi il est légitime de recommander l'usage de la cigarette électronique à

un fumeur ou une fumeuse, en quoi la bière sans alcool est salutaire pour les fans de football et lors de fêtes entre amis, comment la déconstruction des modèles de pseudo-virilité peut contribuer à juguler le harcèlement sexuel ou encore dans quelle mesure la crème solaire (indice 50+ de préférence), utilisée comme produit cosmétique au quotidien, permet de retarder le vieillissement de la peau.

V.M.

«Prévenez-moi! Une meilleure santé à tout âge»
par Antoine Flahault, Éd. Robert Laffont, 352 p.



LE DROIT PÉNAL MIS À L'ENVERS

Devenu professeur à la Faculté de droit – poste qu'il a occupé durant une trentaine d'années – après avoir dirigé le Service de protection de la jeunesse entre 1969 et 1974, Christian-Nils Robert s'est souvent, au fil de sa riche carrière, frayé un chemin hors des sentiers battus du droit pénal. Se montrant très tôt critique envers la répression en matière de stupéfiants ou à propos de la plus longue disposition du Code pénal, celle relative à la pornographie, il s'est aussi abondamment questionné sur la pertinence des procédures en vigueur en matière de délinquance d'affaire et d'accidents de travail. Il a également exprimé un certain scepticisme face à la multiplication des tribunaux pénaux internationaux, reflète, selon lui, d'une volonté de criminaliser le monde.

Volontiers provocateur, on l'a aussi vu profiter d'une invitation à célébrer le bicentenaire de l'abolition de la peine de mort en France, pour plaider, sous les ors de l'Assemblée nationale, l'abolition pure et simple du droit pénal. Portés par une plume vive et incisive, la quinzaine d'articles regroupés dans ce recueil, qui pour la plupart n'ont rien perdu de leur actualité, offrent l'occasion de (re)découvrir la pensée d'un chercheur résolument original et souvent visionnaire qui, très tôt, s'était donné pour devise de «toujours trouver quelque chose de mieux que le droit pénal».

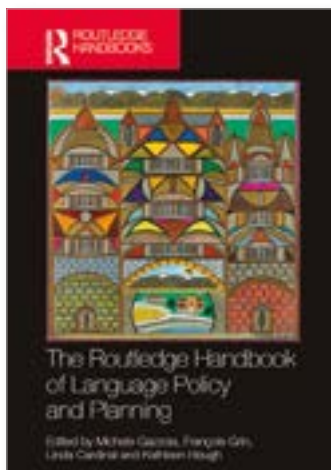
V.M.

«Le Droit pénal: pour quoi faire?» par
Christian Nils-Robert, Georg Éditions, 128 p.

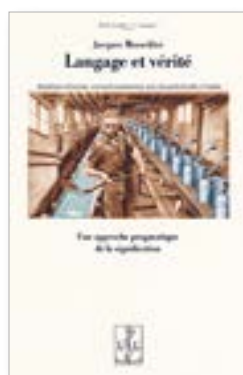


UN GUIDE POUR GÉRER LA DIVERSITÉ LINGUISTIQUE

Qu'est-ce qu'une langue officielle? Quelles langues doivent être enseignées à l'école? Sur la base de quels critères les décisions dans ce domaine sont-elles prises? Coédité par François Grin, professeur à la Faculté de traduction et d'interprétation, le *Routledge Handbook of Language Policy and Planning* propose un panorama systématique de la mise en œuvre et de l'évaluation des politiques linguistiques. Ce guide de référence aborde la politique linguistique comme une forme de politique publique. À travers une approche interdisciplinaire, il vise à clarifier le débat lié à la gouvernance de la diversité linguistique et culturelle. Un débat familier en Suisse, axé sur la pertinence d'enseigner les langues nationales et étrangères en milieu scolaire, qui est ici mis en perspective à travers des études menées dans divers pays. Il ressort de cette analyse qu'en l'absence d'un droit international sur ces questions, chaque pays, ou région linguistique, est amené à prendre des décisions motivées tantôt par le contexte socio-linguistique, tantôt par des considérations politiques ayant trait, par exemple, au post-colonialisme ou au respect accordé aux minorités linguistiques. Destiné aussi bien aux décideurs et décideuses qu'aux étudiants, étudiantes, chercheurs et chercheuses, cet ouvrage offre des outils basés sur des tendances générales vérifiées empiriquement. À l'heure de la mondialisation, des flux migratoires de plus en plus importants, des tensions géopolitiques grandissantes et des menaces sur la démocratie, il apporte une contribution bienvenue à la gestion de la diversité linguistique, un des défis majeurs de notre époque. **J.E.**



«*The Routledge Handbook of Language Policy and Planning*», par Michele Gazzola, François Grin, Linda Cardinal, Kathleen Heugh, Éd. Routledge, 619 p.



LE VRAI ET LE FAUX

Le linguiste Jacques Moeschler, professeur honoraire de la Faculté des lettres, analyse ici la façon dont, dans la communication verbale, les contenus échangés sont acceptés ou refusés. Discours politiques, scientifiques, humour et non-sens illustrent ce propos à l'aide de situations concrètes de communication.

«*Langage et vérité*», par Jacques Moeschler, Éd. Lambert-Lucas, 240 p.



DEMAIN DURABLE

Avec la transition écologique en point de mire, cet ouvrage examine notre futur économique au prisme de trois scénarios possibles. À l'issue de l'exercice, l'auteur formule une série de recommandations allant des réformes fiscales à la mobilisation citoyenne, en passant par un inévitable changement des mentalités.

«*L'Économie du futur. Trois scénarios pour la transition écologique*», par Beat Bürgenmeier, Éd. Mardaga, 288 p.



LEÇONS D'APPRENTISSAGE

Comment favoriser l'apprentissage des élèves? Cet ouvrage collectif s'efforce de répondre à la question en alliant une revue critique des recherches dans le domaine à la présentation des fondements théoriques et des effets des gestes d'enseignement.

«*Comment favoriser les apprentissages scolaires*», par A. Wyss, K. Gvozdic, Éd. Gentaz et E. Sander, Éd. Dunod, 224 p.



ÉDUCATION PIONNIÈRE

Fondé en 1925 et intégré à l'Unesco en 1969, après avoir été dirigé par Jean Piaget pendant près de 40 ans, le Bureau international de l'éducation fut la première organisation intergouvernementale dédiée à ce domaine. Cet ouvrage en libre accès – et en anglais – propose une analyse critique de son histoire.

«*The International Bureau of Education (1925-1968)*», par Rita Hofstetter et Bernard Schneuwly, Éd. Palgrave Macmillan, 448 p.

Expositions

Chansons et imaginaires
géographiques

27.05–28.07

Salle d'exposition
de l'Université
de Genève
66 bd Carl-Vogt

Amsterdam, Bamako, Genève...
Mais qui connaît la chanson ?

16.05–07.07

Bains des Pâquis

unige.ch/-/voyage-enchante

Jeu en ligne



GENÈVE
AÉROPORT



—HEAD
Genève

